64e ANNÉE (7e série) Nº 22 3 JUIN 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Année mariale. — II. Charlemagne et l'Eglise. — III. La jeunesse de l'abbé de Salamon. — IV. Petite histoire des lunettes. — V. La cendre de la Mort. — VI. La Chine est-elle communiste ? — VII. Les Français peints par leurs intendants. — VIII. Une caravane missionnaire en 1885. — IX. Le meurtre rituel au Basutoland. — X. Le Pakistan. — XI. La Vierge qui pleure à Syracuse.

I

L'Année mariale

Comment s'est déroulée l'année mariale, durant les trois mois qui vont du 8 décembre 1953 au 7 mars 1954, c'est ce que la *Civiltà cattolica* essaie de dire dans une de ses Chroniques, au nº du 20 mars.

Le pape a créé, pour unifier les initiatives, un Comité de l'Année mariale, présidé par Mgr Traglia, Vice-Gérant de Rome, et il a envoyé dès le 19 novembre une première circulaire aux évêques et Ordinaires de toute la catholicité. Un périodique spécial intitulé *La Madonna*, paraissant tous les 15 jours, doit être l'organe de ce Comité.

Une seconde circulaire fut envoyée à tout l'épiscopat, le 28 janvier, pour proposer : 1º une journée sacerdotale de prières, le 25 mars, autour du Souverain Pontife ; 2º une messe aux intentions du pape, à la même date ; 3º une journée mariale des malades, le 4 avril, jour de la Passion.

On se souvient que l'ouverture de l'Année mariale donna lieu, à Sainte-Marie-Majeure, à une cérémonie grandiose, présidée par le pape en personne. Mais dans tout l'univers des cérémonies analogues ont eu lieu. La fête de l'Immaculée Conception fut, en beaucoup de diocèses, précédée d'une neuvaine de prières ou de triduum de prédications. Au jour de la fête : veillée eucharistique, processions, offices pontificaux, etc.

A Santiago-du-Chili, on a estimé à plus d'un million de personnes l'assistance à la messe de minuit du 8 décembre et à l'Office pontifical. — A La Goulette (Tunisie), même les familles juives et non-chrétiennes ont voulu illuminer leurs maisons au passage de la procession. — Au sanctuaire de N.-D. de Guadalupe (Mexique), il y eut, le 12 décembre, un afflux extraordinaire de pèlerins. On signale notamment une procession d'environ 500.000 ouvriers qui défila durant 13 heures, sans arrêt, en récitant le rosaire et en déposant des fleurs au passage devant la Madone si vénérée du lieu. — Au sanctuaire national de Hyguey (Saint-Domingue), tout l'épiscopat, le président de la République et le gouvernement assistèrent à l'Office pontifical, et, pour la première fois, le chef de l'Etat offrit solennellement à la Vierge, le drapeau national et les drapeaux du généralissime et de toute l'armée. — A Caacupé (Paraguay), une foule de 60.000 personnes participa à la procession, et le chef de l'Etat lui-même avec les membres du gouvernement portèrent sur leurs épaules, sur un long parcours, l'image de la Madone. — Au Liban, une cérémonie solennelle réunit les cardinaux Tappouni et Agagianian, tout le corps diplomatique et consulaire et les fidèles des divers rites catholiques. — A Mossoul, en Irak, où les Chaldéens vénèrent l'Immaculée dans une antique église située au bord du Tigre, les catholiques de tout rite, et avec eux beaucoup de non-chrétiens, prirent part à une procession à travers les rues de la cité, en récitant le rosaire et les litanies de la Vierge. — A Lima, capitale du Pérou, une foule de plus de 100.000 personnes se groupa dans l'immense *auditorium* du Champ de mars pour la messe de minuit et il y eut 12.000 communions. — Dans les églises de l'archidiocèse de Dublin, capitale de la catholique Irlande, on a compté plus de 250.000 communions, au jour de la fête de l'Immaculée. Toutes les forces armées, pour la première fois dans l'histoire, rendirent les honneurs à la Vierge, qui avait été solennellement acclamée, il y a quelques années déjà, sous le titre d'honneur et d'amour de « Maréchale de l'armée irlandaise ». Une nouvelle marche militaire : *Salut à Notre-Dame*, sera désormais exécutée, aux principales fêtes mariales, dans les églises et chapelles militaires, après la récitation de la prière de l'Année mariale. — A Palerme, le maire et la junte (municipalité) se sont rendus à la basilique de S. François d'Assise, où, aux pieds d'une statue d'argent de la Madone, ils ont renouvelé le solennel serment de fidélité, jusqu'à l'effusion du sang, au dogme de l'Immaculée, selon la formule datant de 1425. — Cérémonie analogue à Noto (Sicile) selon la tradition remontant à 1644.

Pour en venir à Rome, les pèlerinages à Sainte-Marie-Majeure se sont poursuivis quotidiennement, avec une moyenne de 4 à 5.000 personnes par jour, allant jusqu'à 20.000, aux jours de fête. Durant les trois premiers mois, on a compté environ 600.000 pèlerins.

On signale surtout comme pèlerinages collectifs celui des 142 paroisses de Rome, — des 600 communautés religieuses de femmes, — de tous les curés et prélats de la Curie romaine, sous la pré-

sidence du Cardinal-Vicaire, — les professeurs des écoles secondaires de Rome, — les propriétaires et le personnel du cirque Krone, — 4.000 enfants des colonies de vacances du pape, — 2.000 religieux et élèves du collège des Marianites, — les petits mutilés de don Gnocchi, — 10.000 élèves des séminaires et collèges ecclésiastiques, en la journée du 11 février, avec messe par le cardinal Pizzardo à l'autel papal, — le Conseil national et l'Union des transports de malades à Lourdes, — le chapitre général des Mineurs conventuels, — 2.000 pèlerins sardes conduits par leurs évêques, etc., etc...

La fête de N-D. de Lourdes, 11 février, fut l'objet de cérémonies spécialement ferventes et brillantes. Le 18 février, journée de prières pour le retour à l'unité des dissidents, et, sur l'initiative de l'*Académie mariale internationale*, on commença, pour le poursuivre toute l'année, un cycle d'offices dans les rites les plus variés, pour les fidèles de « l'Eglise du silence » (derrière le rideau de fer).

Hors de Rome, il serait difficile d'énumérer, même sommairement, les cérémonies qui ont eu lieu dans les sanctuaires de la Vierge : à Mariazell (Autriche), — Lourdes, où 70 directeurs de pèlerinages se sont réunis pour préparer des fêtes auxquelles 26 cardinaux et plus de 100 évêques ont déjà promis leur concours, — au Mexique, — en Terre Sainte (Cénacle, églises de la Dormition, de la Visitation, de l'Annonciation, de Cana, etc.) — en Egypte, — à Syracuse, où la Madone aux larmes a été reconnue par l'assemblée des évêques siciliens, après rigoureuse enquête, comme il sera dit plus loin.

Il est naturellement impossible de faire une estimation des fruits spirituels — de loin les plus importants et les plus désirables — qui ont accompagné toutes ces manifestations extérieures. Il est clair que l'année mariale n'aurait servi de rien si elle se passait uniquement en démonstrations rituelles ou paraliturgiques. Ce qu'il faudrait voir, ce que Marie, la Vierge bénie, demande à tous, c'est le *travail intérieur* de sanctification. L'article de la *Civiltà* insiste aussi sur ce point. Il signale des œuvres de charité à l'occasion de l'année mariale : par exemple la construction, à la demande de l'archevêque de Palerme, d'un « Village de l'Hospitalité » pour les « sans-logis » ; à Bologne, le « Village des jeunes mariés », pour ceux qui, faute de logement ne peuvent se marier, — à Barcelone, un sana pour enfants, etc. — D'autre part, il a été créé des « chaires de théologie mariale » dans les universités (Palerme, Ottawa, Angers, etc.). Des cycles de conférences mariales ont été inaugurés un peu partout.

Ces brèves indications sont très loin de tout dire. Elles suffiront cependant, croyons-nous, à donner une idée de l'enthousiasme avec lequel l'univers catholique a suivi les indications de son Chef, pour la célébration de ce glorieux centenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception de Marie. Nous espérons pouvoir donner une suite à cette chronique de l'année mariale.

II

Charlemagne et l'Eglise

Charlemagne ! Un nom prestigieux, un nom qui domine les âges, un nom qui séduisait Napoléon, un nom qui est aussi grand en histoire religieuse qu'en histoire profane ! M. l'abbé Et. Delaruelle nous parle de lui dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* de juillet-décembre 1953, qui a paru à la fin de mars. Il veut le considérer uniquement sous le rapport religieux, en laissant systématiquement de côté toute son œuvre politique.

Une première observation qui s'impose, c'est que Charlemagne n'a pas tout inventé en ce qu'il a réalisé. Il y avait une tradition de famille pour le guider. Il continuait son père, Pépin le Bref, qui, lui-même, en beaucoup de points, poursuivait la politique religieuse de Charles Martel. Cette politique contenait les éléments suivants : l'évangélisation de la Germanie, l'alliance franco-pontificale, la réforme de l'Eglise franque.

Mais il est très important d'observer que, sous ces trois aspects, cette politique venait de l'Eglise anglo-saxonne.

— « C'était en Angleterre comme en une terre de refuge, écrit M. Delaruelle, que s'était pour ainsi dire retiré, à la fin du VII[e] siècle et au début du VIII[e] siècle, le meilleur de l'Eglise. A une époque qui voit disparaître l'Afrique et l'Espagne chrétiennes et pendant laquelle l'Eglise de Gaule est en décadence, il y a là-bas des forces intactes : un monachisme vigoureux, une culture authentique, une dévotion à saint Pierre qui entretient dans l'île la docilité à l'autorité romaine, un sens, d'ailleurs tout romain, de l'organisation et de la centralisation, un accord profond de l'Eglise avec la royauté, enfin un esprit missionnaire qui ne cessait de pousser les moines bretons à la *peregrinatio pro Christo* et qui allait lui permettre d'exporter, pour ainsi dire, sur le continent toute une part de leurs usages et d'y façonner une Eglise à leur ressemblance. »

Tout ce passage devait être cité textuellement, car il résume excellemment, à la suite de l'ouvrage récent de Wilh. Levison, *L'Angleterre et le Continent au VIII[e] s.* (en anglais), Oxford, 1946, l'influence providentielle de l'Eglise anglo-saxonne sur tout l'Occident, influence qui se ramifiait, du reste, à celle de l'Eglise irlandaise depuis sa mise en marche par S. Patrick, sainte Brigida, saint Columba et toute son armée de saints.

Ce fut, on le sait, par saint Boniface que la politique de l'Eglise anglo-saxonne fit son entrée dans le royaume des Francs. Ce sera par un autre anglo-saxon, Alcuin, qu'elle s'exercera sous Charlemagne.

— « On a pu penser qu'il (Alcuin) fut pour Charles non seulement un directeur d'études, mais parfois le directeur de sa conscience politique. »

Notre article examine ensuite successivement les trois points indiqués dans cette politique :

1° *La conversion de la Germanie.* — Ici, la méthode de Boniface subit une modification de toute première importance. Boniface sans doute s'était placé, dans son apostolat en Germanie, sous la protection de Charles Martel, mais il avait agi par des armes spirituelles seulement, il avait du reste couronné — très évangéliquement — sa carrière par le martyre. Avec Charlemagne, c'est la méthode de force qui intervient, c'est l'idée de *Guerre sainte* ou de *Croisade* qui prend naissance. Deux théologies de la guerre commencent donc à s'affronter et aussi deux théologies missionnaires.

2. *L'Alliance franco-pontificale.* — Sur ce second point, également, Charlemagne hérite d'une tradi-

tion. Et il ne se contente pas de continuer le passé récent, il engage l'avenir. Tout le Moyen Age va être plein de ce fait : le Sacerdoce en face de l'Empire, c'est-à-dire une alliance étroite, trop étroite, qui est cause à maintes reprises, de conflits plus ou moins aigus. Charlemagne attache une très grande importance à son rôle de protecteur de l'Eglise romaine. Le pape ne le traite pas, au point de vue politique, d'égal à égal, mais prend avec lui, souvent, le ton d'un « demandeur timide ». Charles est d'abord le *patrice*, le *dux*, et ensuite l'*imperator*. Et à la manière des empereurs byzantins, depuis Constantin, il se mêle des affaires intérieures de l'Eglise. Il est bien l'évêque du dehors.

3° *La Réforme ecclésiastique*. — Charlemagne a voulu être et a été un réformateur ecclésiastique.

Sans doute, il reconnaît la primauté romaine, puisqu'il se fait envoyer de Rome l'*Hadriana*, c'est-à-dire la collection des canons en usage à Rome, sous le pape Hadrien.

Mais s'il continue, ici encore, ses devanciers, il le fait à sa manière qui est bien personnelle :

— *a*) il ordonne, il légifère, en tenant compte de l'*Hadriana* certes, mais sous sa seule responsabilité. L'Eglise des Gaules, avec lui, devient déjà l'Eglise *gallicane*, avec ses canons propres, ses usages, son indépendance. La réforme du clergé se fait sur le plan national, sans intervention d'un légat du pape, dans le genre de Boniface ou de Chrodegang.

— *b*) Il réunit peu de conciles. Il agit par voie de *capitulaires* émanant de sa seule autorité, et dont l'application est contrôlée par ses *missi*.

— *c*) Ce prince est peu favorable aux moines, qu'il enferme strictement dans leurs monastères, et il relève le clergé séculier, surtout l'autorité des évêques.

— *d*) Il y a un parallélisme frappant entre sa manière de comprendre son rôle et le modèle qu'il a choisi : *le roi Josias*, dans l'Ancien Testament.

— « Le nouveau Josias, écrit M. Delaruelle, est un roi selon le Livre des Chroniques, on serait tenté de dire un roi sacristain. »

Sa piété sera bien d'Ancien Testament : assiduité aux offices, exigence dans l'exécution des rites mais largeur, pour ne pas dire, relâchement, dans les mœurs ! Piété toute *juridique* et *liturgique*, mais très peu mystique et d'une moralité trop humaine.

— *e*) Charlemagne a joué aussi un rôle certain dans la *renaissance* des études. Charles Martel n'avait été qu'un « reître complètement indifférent à la vie intellectuelle ; Pépin, plus policé, reste étranger à toute culture ; Louis le Pieux, au contraire, sera un prince curieux des choses de l'esprit ; et plus encore peut-être, Charles le Chauve ». Pour ce qui est de Charlemagne, il sera un barbare intelligent, respectueux de la culture dont il restera incapable, mais il donnera, d'une main puissante, l'impulsion qui se poursuivra après lui.

Un point sur lequel, il semble que Charlemagne ait décidément très exagéré ses capacités et ses fonctions, c'est le souci du dogme. Il s'est mêlé, de sa propre initiative, à trois gros problèmes : la Question des Images ; celle de l'Adoptianisme espagnol, enfin le *Filioque*. Et tout cela s'espace de 791 à 810. Ce ne fut donc pas une manie passagère. Charlemagne se crut réellement chargé de préciser et de maintenir le dogme. Il s'accordait à lui-même, sous ce rapport, « une compétence générale et sans appel ».

En terminant son très important et intéressant article, M. Delaruelle montre comment l'idée de la restauration de l'Empire d'Occident paraît bien être venue de Charlemagne et non pas du pape. Et il dresse le tableau de « la personnalité religieuse de Charlemagne ». Selon Calmette, il fut un homme de génie, capable de pressentir l'avenir et de lui ouvrir les voies ; selon M. Kleinclausz, il fut un homme d'Etat, épris d'ordre, servi par des dons rares ; selon M. Ganshof, il fut surtout un empirique, qui paya de sa personne, mais qui subit plus d'un échec, et ne réussit que lorsqu'il put être présent, en sorte qu'à sa mort « tout se décompose ». Enfin, pour M. Halphen, Charlemagne est « un inconnu », que les documents du temps ne nous livrent pas et qu'il est vain d'essayer d'atteindre !

Ce qui est sûr, c'est que Charlemagne a compris la grandeur du christianisme, qu'il a vu tout le salut de l'humanité en lui, et qu'il a voulu mettre à son service et par là au service de la civilisation tout ce qu'il y avait en lui de force et de talents organisateurs. Ce fut aussi une chance pour lui de rencontrer un Alcuin dont le rôle probablement n'a pas encore été apprécié à sa valeur.

C'est Alcuin qui a défini ainsi Charlemagne :

— « *Catholicus in fide, rex in potestate, pontifex in prædicatione, judex in æquitate, philosophus in liberalibus studiis* »[1].

III

La vraie jeunesse de l'abbé de Salamon

Sous ce titre et dans un article extrêmement coloré et savoureux, M. Ch. Ledré s'applique à rectifier les fantaisies chronologiques par lesquelles l'abbé de Salamon a voulu changer les perspectives de sa jeunesse.

L'abbé de Salamon n'était pas le premier venu. Il jouera un rôle important sous la Révolution, comme représentant du Saint-Siège et informateur de la cour de Rome, durant les années troubles de 1790 à 1802. Il sera évêque-nommé de Belley, en 1817, mais ne rejoindra jamais ce poste qu'il échangera contre celui de Saint-Flour, où il mourra, dans de grands sentiments de piété en juin 1829.

Salamon a laissé des *Mémoires* très piquants qui ont été publiés en 1892, par l'abbé Bridier. On a aussi de lui une *Correspondance secrète avec le cardinal Zelada*, secrétaire d'Etat de Pie VI, publiée par le V^te^ de Richemont, en 1898.

Mais autant ses papiers sont intéressants à parcourir, autant il convient, nous assure M. Ledré, de se défier de ses inventions. Il trouve toujours moyen de s'attribuer le beau rôle. Il nourrit une incurable vanité. Il aime les formules avantageuses, telles que : « J'ai été chargé... Je reçus officiellement la mission... C'est moi qui... » Comme conteur, il est amusant, pittoresque, pétillant d'esprit, mais peu soucieux d'exactitude.

[1] Migne, *Patr. lat.*, t. CI, c. 251.

Il plaisait infiniment à Zélada, qui lui écrit :

« La première lettre que je recherche, c'est la vôtre... Je ne les lis pas, je les dévore... »

« Cette correspondance et plus encore les *Mémoires* de Salamon, note prudemment M. Ledré, il faut néanmoins les utiliser en ajustant sur les inexactitudes dont ils fourmillent des bésicles d'une sévérité sourcilleuse. Avec un tel homme, la vigilance ne doit jamais se relâcher. »

Dans son article, publié dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* (juil.-déc. 1953), M. Ledré ne parle toutefois que de la jeunesse de l'abbé, c'est-à-dire de la période qui va de sa naissance à la Révolution française. Mais tout de suite nous nous heurtons à une invention chronologique invraisemblable. Salamon prétend être né en octobre 1759. Parlant des massacres de septembre, auxquels il échappa comme par miracle, il écrit : « Je n'avais alors que 32 ans ». Or, les registres paroissiaux de Carpentras, sa ville natale, sont formels : il naquit le 22 octobre 1750.

Il s'est donc rajeuni de 9 ans ! Dans les dictionnaires, — Buchberger, par exemple, et aussi *l'Enciclopedia cattolica*, toute récente, — on donne la date de 1759, qui est gravement fausse. Il s'ensuit qu'il faut corriger toute la chronologie de sa jeunesse. Il dira par exemple que par faveur toute spéciale, il fut ordonné prêtre à 22 ans ! Pas du tout, il avait bel et bien 25 ans 4 mois et 11 jours.

Salamon était d'excellente famille. Son père fut à quatre reprises « premier consul » de Carpentras. La famille était nombreuse. Il s'appelait, lui, Louis-Siffrein. Il assure qu'il a achevé ses études à Lyon où il est venu à 9 ans. Il avait probablement 13 ans, quand il vint en effet chez les Oratoriens de Lyon, qui remplaçaient les jésuites. En 1767, à 17 ans, il revêt à Avignon l'habit de *religieux doctrinaire*. Mais à la mort de son père, en 1775, il semble avoir éprouvé le besoin de se jeter dans les carrières lucratives et de mettre les bouchées doubles. Il reçoit hâtivement les Ordres mineurs, le 10 juin 1775 ; le sous-diaconat, le 23 septembre ; le diaconat, le 23 décembre, et la prêtrise, le 2 mars 1776. Dans l'intervalle, il a passé brillamment ses examens de droit, comme bachelier, licencié, et docteur, devant l'Université d'Avignon, qui avait une réputation bien établie d'extrême indulgence pour les candidats. De fait, bachelier en octobre 1775, il passe peu après la licence, puis le doctorat : « Mômeries d'examens ! » a dit de ces sortes d'épreuves un contemporain, l'abbé Baston.

Dès le 15 juillet 1776, Salamon est nommé coadjuteur du Doyen du chapitre de St-Pierre d'Avignon. Il a écrit dans ses *Mémoires :*

— « J'étais, dès l'âge de 21 ans, auditeur de Rote, magistrature éminente qui exige 40 ans et, en outre, Doyen du Chapitre de St-Pierre d'Avignon. »

En réalité, il ne fut jamais Doyen, mais *coadjuteur du Doyen*. On le trouve auditeur à la Rote d'Avignon en 1777. Il avait alors 27 ans et non 21.

Ce qui est sûr, c'est qu'il est très ambitieux, très intrigant, très fier de ses succès. Il se meut en Avignon dans un cadre digne de lui et que M. Ledré décrit avec gourmandise :

— « Avec ses 25.000 âmes, ses basochiens, ses fonctionnaires pontificaux groupés autour du vice-légat, ses 35 églises embaumées, ses 50 chapelles, ses 40 couvents d'hommes et de femmes, ses confréries multicolores, ses nombreuses corporations d'imprimeurs, de tafetassiers, d'ouvriers en velours, en soie, en drap d'or, ses aventuriers venus de partout, ses Juifs qui trafiquent de chevaux et d'étoffes, ses hérétiques en mal de sauvegarde, ses tripots et ses galanteries, Avignon compose alors un monde des plus étranges, où le contraste et le pittoresque sont peut-être plus rois que le pape lui-même. Cité pontificale et cité de plaisirs, munificente et corrompue, que domine, sous un ciel éclatant, un palais aux voûtes massives bâti sur le roc, parmi la blancheur qui s'estompe des hôtels particuliers et des façades à coquilles et médaillons... »

Pourtant, Salamon aspire à se trouver sur un théâtre d'action élargi. Paris l'attire. Les Comtadins ont le privilège d'être considérés en France comme « régnicoles ». Il n'a donc aucune peine à se procurer, à prix d'argent, une place de conseiller-clerc au Parlement de Paris. Sa dernière signature sur le registre du chapitre de St-Pierre à Avignon, est d'août 1784. Il a pourtant la prétention de garder tous ses droits — et ses émoluments — de coadjuteur du Doyen, tout en résidant à Paris, et il bataille durant des années contre le chapitre, pour faire reconnaître ses droits. Il semble bien que ses démarches même en Cour de Rome, à cette occasion, aient contribué à le faire connaître dans la Ville éternelle. Il finira par l'emporter sur le chapitre, grâce à la faveur romaine. Il est très bien en Cour. Et il ne cessera plus de l'être. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* nous le montrent encore quelque peu mêlé à la terrible affaire du Collier en 1785, puis à l'agitation politique qui va amener la réunion des Etats-Généraux. Il applaudit, comme tout le monde, à cette réunion. Mais il ne tardera pas à déchanter. Il est tout à fait « Ancien Régime ». Il désapprouve toutes les concessions à l'esprit nouveau. On le surnomme au Parlement de Paris, « le petit ultramontain ». Il s'en glorifie dans une lettre au cardinal Zelada. Au fond, c'est une âme légère, ondoyante, un esprit souple et quelque peu romanesque. Mais il faut inscrire à son actif, conclut M. Ledré, « le zèle courageux qu'il dépensera bientôt, sans compter, au service du pape, à une heure particulièrement difficile. »

IV

Petite histoire des lunettes

Les porteurs de lunettes — et ils sont légion — nous sauront gré de leur rappeler, à la suite du Dr Jean-Paul Joly, dans *La Revue des deux-mondes* du 1er avril, la *petite histoire* de ce précieux adjuvant de la vue déficiente. L'auteur nous rapporte d'abord le mot plaisant de Voltaire dans *Candide :*

— « ...Tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour des lunettes ; aussi avons-nous des lunettes. »

Evidemment, il existe de la finalité une meilleure preuve que celle-là. Il n'en est pas moins vrai que l'homme, ayant besoin de lunettes, et les ayant inventées, a tout naturellement utilisé son nez pour les ajuster.

Il paraît que les premières mentions concernant les lunettes ne remontent qu'à l'an 1280 environ, c'est-à-dire dix ans après la mort de saint Louis.

Aristote cependant avait déjà parlé de la myopie et de la presbytie.

L'un des plus anciens termes pour désigner les lunettes fut le mot *béricles*, dont nous avons fait *bésicles*. Et quelques-uns — Larousse par exemple — font venir le mot *béricles* de *béryl*, qui signifiait *cristal de roche* et dont une variété verte se nommait émeraude. Cela a fait penser que l'empereur Néron, dont Pline l'Ancien raconte qu'il regardait les combats de gladiateurs *à travers une émeraude*, avait déjà eu l'idée d'utiliser une pierre précieuse pour accommoder sa vue. Il ne s'agissait pas encore de lunettes, mais de verres isolés tenus à la main. On a trouvé des verres convexes dans les fouilles de Pompéi ou même bien plus anciennement dans celles de Ninive.

Les lunettes proprement dites ne deviennent d'un usage courant qu'au début du XIVe siècle. Sur le tombeau du Florentin Salvino d'Armati, on lit, paraît-il :

— « Ci-gît Salvino Armati d'Armato, de Florence, inventeur des lunettes. Que Dieu lui pardonne ses péchés, 1317. »

Ce serait donc vers 1310 que cet inventeur aurait répandu sa découverte, ou tout au moins propagé l'usage des lunettes, déjà connues depuis une trentaine d'années auparavant.

On a dit aussi que le véritable inventeur des lunettes aurait été ce savant méconnu que fut le moine Roger Bacon (1214-1294). Il est certain que Bacon avait des idées remarquables en optique comme en d'autres points de la science. Ce seraient ses disciples, Giordano et Spina, qui auraient appliqué ses idées par la fabrication des verres de lunettes. On assure que Bacon sur ses vieux jours utilisait des verres convergents, pour pouvoir lire de près. Le roi Philippe le Hardi (1270-1285), aurait eu dans son Livre d'Heures, une logette pour ses *bésicles*, sûrement l'un des exemples les plus anciens de leur usage.

L'invention des lunettes ne pouvait manquer de se développer. De fait, sous Louis XI, en 1465 parmi les 80.000 artisans et marchands défilant, à Paris, avec leurs insignes corporatifs, les lunetiers figurent sous la quarante-neuvième bannière.

Sous Henri III, en 1581, une révision des brevets de maîtrise — probablement aux fins de taxation — s'étant produite, les lunetiers sont confondus dans une même corporation avec les miroitiers et bimbelotiers. En 1776, à la suite d'une suppression par Turgot, puis d'une réorganisation des corporations après sa chute, les miroitiers, bimbelotiers, lunetiers furent mélangés avec les tapissiers, fripiers en meubles, doreurs sur cuir et garnisseurs.

Une chose à remarquer, c'est que les lunettes, durant des siècles, ne furent qu'à l'usage des presbytes, c'est-à-dire formées de verres convexes. La myopie était considérée comme un vice de nature incurable. On eut cependant, un beau jour, l'idée de la corriger au moyen de verres concaves. Le pape Léon X fut l'un des premiers porteurs des lunettes pour myopes.

En dehors des verres destinés à remédier aux vices de la vue, on utilise de bonne heure aussi des verres teintés, pour affronter l'éclat du soleil ou se garantir contre la poussière, ou même simplement pour arborer une sorte de demi-masque. L'exemple de Néron avec son émeraude était bien fait pour faire comprendre que les verres teintés en vert — ou en bleu — adoucissaient beaucoup les rayons lumineux et reposaient la vue.

Après avoir parlé, dans son article, de l'évolution des *montures* et de la *fabrication des verres*, dans laquelle se distingue l'illustre philosophe juif Baruch de Spinoza, l'auteur en vient aux personnages célèbres de l'histoire ayant porté des lunettes.

Montaigne écrit au livre III, chap. 13 de ses *Essais :*

— « Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avais plus accoutumé de lire, je couchais sur mon livre une pièce de verre et m'en trouvais fort soulagé. J'ignore, jusques à présent, l'usage des lunettes et vois aussi loin que je fis oncques et que tout autre. Il est vrai que, sur le déclin du jour, je commence à sentir du trouble et de la faiblesse à lire, de quoi l'exercice a toujours travaillé mes yeux, mais surtout nocturne. »

Une curieuse allant voir le Roi monter en carrosse, décrit ainsi Mme de Maintenon :

— « Elle parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte, en battant l'œil, et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamants pendue au cou. Et, à peine installée dans la voiture, avant que le cocher ait fouetté ses chevaux, la dame mit ses lunettes et tira de l'ouvrage qu'elle avait dans son sac. »

On connaît un croquis de Rembrandt représentant une femme cousant et portant des lunettes.

En 1700, Mme d'Aulnoy, dans ses *Mémoires d'Espagne*, disait sa surprise de voir dans ce pays, des « dames qui portaient une grande paire de lunettes sur le nez, attachées aux oreilles ».

Buffon parlant, le 19 juin 1743, devant l'Académie des Sciences, disait :

— « J'ai le défaut d'avoir la vue fort courte et les yeux un peu inégaux. »

Puis il développait une théorie de la thérapeutique du strabisme à l'aide des lunettes, qui n'est pas très éloignée, nous assure-t-on, des conceptions actuelles.

J'ajouterai ici le célèbre portrait au pastel du peintre Jean-Baptiste Chardin (1699-1779), où il s'est représenté lui-même avec une paire de bésicles sur le nez.

Beethoven était très myope et employait des verres concaves très forts, tandis que, dans la rue, il se servait d'une loupe d'argent à cordon noir qui lui pendait au cou.

On possède une facture de l'opticien Lerrebourg, en date du 25 mars 1812, au compte de l'empereur Napoléon Ier :

— « Un binocle en nacre de perle ; les branches en or, garni de cristal de roche, au prix de 230 francs. »

Mais Napoléon n'a jamais été représenté avec des lunettes. Sur les champs de bataille il se servait d'une longue-vue. De près, il a toujours vu correctement et sa myopie l'empêcha de devenir presbyte.

Dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 27 décembre 1875, on lit le récit d'un dîner chez Victor Hugo, qui avait alors dans les 74 ans :

— « Après le dîner... Hugo met lentement ses lunettes que longtemps une certaine coquetterie lui a fait repousser, essuie longuement de son mouchoir, et

pour ainsi dire, avec des gestes rêveurs, la sueur qui perle sur les veines turgescentes de son cou... »

L'usage des bésicles était si bien entré dans les mœurs que des artistes en ont souvent fait figurer dans les gravures, tableaux, voire dans les vitraux, avec des personnages qui sûrement n'en avaient jamais porté, parce que cela n'était pas de leur temps, comme pour des personnages évangéliques ou des saints des premiers siècles de notre ère.

Ainsi, quand nous verrons un Dürer représentant des vieillards, au temps de la Vierge, lisant avec des lunettes, ou bien Ghirlandajo nous montrant S. Jérôme en train de lire avec des bésicles, et Léonard de Vinci, l'Enfant Jésus jouant avec les lunettes de S. Joseph, nous devrons dire : *anachronisme !* C'est aussi sûr que lorsqu'on nous montre S. Joseph récitant son chapelet auprès de la Crèche !

Chaque chose en son temps !

V

Cendre de la mort

On annonce de Tokio, que les 23 pêcheurs qui ont été atteint par des cendres radio-actives sont décidément dans un état désespéré. Leur mal est dans la moëlle épinière, c'est-à-dire là où se forment les globules rouges du sang. La fonction vivifiante de la moëlle semble être détruite par la radio-activité. Une sorte de panique se propage à travers le monde à la pensée des ravages exercés par les explosions thermo-nucléaires. Dans la revue illustrée *Orizzonti* du 4 avril, Leo de Loreto nous parle de l'explosion de Bikini, du 1er mars, sous ce titre : *La blanche Cendre de la Mort pleut du ciel.* La bombe qui a été alors essayée semble avoir été ce qu'on appelle un *cocktail atomique*, en ce sens qu'avec de l'hydrogène lourd, c'est-à-dire du *deuterium* et du *tritium*, on croit que la bombe contenait du *lithium*, du *beryllium* ou *glucinium* et d'autres mystérieux ingrédients ! Le tout était uni à une bombe ordinaire au plutonium, destinée à faire la synthèse thermique de l'ensemble. La première bombe à hydrogène, essayée à la fin de 1952, avait déjà dégagé une puissance explosive égale à cinq *mégatons*, c'est-à-dire à cinq millions de tonnes de dynamite. Les atomes d'hydrogène lourd étaient fondus littéralement par la chaleur dégagée en même temps. Cette fois, on a voulu essayer le lithium, le beryllium et les autres composants du « cocktail » de la mort. L'intérêt de cette recherche est la facilité plus grande de produire des bombes à grande puissance, car le lithium et le beryllium sont des métaux peu coûteux. Si on doit faire mourir l'humanité, encore faut-il que cela ne coûte pas trop cher !

Au matin donc du 1er mars dernier, à trois heures, le bateau de pêche *Fukuryu Maru* travaillait à environ 150 km de l'atoll de Bikini, déclaré zone dangereuse. Soudain, l'équipage vit à l'horizon, monter une immense clarté, analogue à une aurore imprévue et gigantesque. Après 8 secondes d'intense irradiation lumineuse, l'aurore s'éteignit, et les pêcheurs virent se former l'énorme champignon qui caractérise les explosions atomiques. Le capitaine du bateau, mesurant au chronomètre le temps écoulé depuis l'irradiation jusqu'à l'arrivée de l'onde de choc et de l'explosion, put calculer qu'il se trouvait à environ 150 km de cette dernière. Il pouvait se croire à l'abri de toute atteinte! Mais il se trompait et les savants eux-mêmes, dans leurs calculs sur la nouvelle bombe, s'étaient trompés. Ils avaient évalué la puissance de l'explosion à moins de *dix mégatons*. Or, elle dépassa *quinze mégatons*, ce qui revient à dire qu'elle était six cent fois plus forte que la bombe d'Hiroshima, en 1944.

Certains appareils de contrôle furent endommagés de manière incurable. Mais ce qui fut le plus grave, c'est qu'un nuage grisâtre formé au-dessus du lieu de l'essai fut entraîné par le vent dans la direction de l'ouest, à une centaine de km de l'îlot de Bikini. Et de ce nuage tombait sans arrêt une cendre blanche, tiède et très fine, qui s'attachait obstinément aux objets, aux vêtements, et surtout à la peau des personnes qui avaient le malheur de se trouver sur son passage. On estime à 264 personnes, y compris 28 Américains d'une station météorologique disloquée dans la région de Bikini, le nombre de ceux qui furent les victimes de cette pluie de cendres, *la neige atomique*. Lorsque le nuage apparut au-dessus du *Fukuryu-Maru*, les matelots étaient occupés à retirer leurs filets remplis de poissons. La *neige atomique* tomba sur le navire, sur les filets, sur les poissons, sur les hommes affairés. En vain, ces derniers tentèrent-ils de s'en garantir. La cendre pénétrait dans les pores de la peau et adhérait tenacement à toute surface atteinte. Le capitaine qui avait compris le danger, donna l'ordre aux marins de se laver à outrance. Mais ni l'eau ni le savon ne réussirent à nettoyer le visage, les mains, les bras touchés par la cendre. Au surplus, la pluie continuait, sans arrêt et dura deux heures entières. Le ciel était devenu opaque. La nuée obstruait de toutes parts l'horizon.

Sur le moment, les matelots ne crurent pas la chose très grave. Ils ne ressentaient qu'une démangeaison insistante et un rougissement superficiel de l'épiderme. Mais bientôt des symptômes alarmants apparurent : des taches brunes sur la peau, comme si elle était brûlée par le soleil ; puis chez certains, des nausées ; chez d'autres, la chute des cheveux peu à peu. Le capitaine comprit alors que la chose pouvait être grave. Il mit le cap sur le Japon. Mais il était loin et le voyage dura 9 jours entiers. Pendant ce temps, les rougeurs de la peau étaient devenues comme des plaies de brûlures, les taches noires s'étaient multipliées, les cheveux étaient tombés par touffes. Les matelots exténués et sans forces devaient rester couchés sur leurs hamacs. Le *Fukuryu Maru*, conduit par des hommes épuisés, avançait péniblement.

Une fois arrivé à terre, à Shizuoka, à 250 km de Tokio, le capitaine fit son rapport aux autorités locales. On télégraphia à Tokio. Des spécialistes accoururent avec des compteurs « Geiger ». Il fut reconnu immédiatement que le bateau entier était radio-actif, et aussi tous les hommes de l'équipage, tous le poissons enfermés dans la cale. Il fallut rattraper tous ceux qui avaient été vendus, ce qui put heureusement se réaliser presque parfaitement. Le navire fut relégué dans un endroit écarté, en attendant d'être détruit. Les 23 hommes de l'équipage furent envoyés à l'hôpital et soumis à des spécialistes de la médecine atomique. On comprend

qu'il y ait eu sans retard des protestations officielles, de la part du ministère des Affaires étrangères, auprès des autorités des U.S.A. qui promirent de verser toutes les indemnités convenables aux victimes de la « neige atomique ». Les ravages de la maladie se poursuivirent sur les membres de l'équipage atteints, y compris le capitaine : peau de plus en plus noire, chute complète des cheveux, état incroyable d'épuisement. Les médecins — japonais et américains (ces derniers, venus tout de suite) — prodiguaient en vain les transfusions du sang, seul remède valable dans l'espèce. En réalité, tous les soins se sont révélés impuissants dans le cas des 23 matelots dont nous parlons et qui furent les victimes les plus violemment frappées par la cendre de la mort. Au moment, où ces lignes sont écrites, fin avril, on annonce leur mort comme imminente. Il faut donc constater que la fission atomique met en liberté des projectiles invisibles, mais d'une étrange pénétration. Ce sont des rayons *alpha*, *bêta*, *gamma* et des *neutrons lents*, qui dévastent les tissus, traversent les chairs et les os, détruisent les fonctions essentielles à la vie. L'absence de globules rouges dans le sang provoque des infections foudroyantes et des hémorragies que les transfusions n'arrivent bientôt plus à compenser. Il semble bien qu'en deux mois au plus, les personnes atteintes par la neige atomique sont vouées à la mort. Dans le cas des matelots du *Fukuryu Maru*, les médecins ont fait appel à tous les remèdes possibles : acide nucléinique, extraits de rate (pour produire des globules blancs), suc embryonnaire, etc. Tout ce que l'Amérique possédait de plus précieux et de plus secret, en matière de médication atomique aura été employé, mais sans succès. Il est plus facile de détruire que de reconstruire: L'homme, une fois de plus, a prouvé qu'il a plus de pouvoir pour le mal que pour le bien.

VI

La Chine est-elle communiste ?

Il est reconnu que nous sommes beaucoup plus attentifs aux infortunes qui touchent notre corps qu'à celles qui ne touchent que l'âme. Et cependant, toutes les infortunes du corps ont commencé dans l'âme. Sans le péché originel, l'homme n'aurait pas connu la mort. Sans les suites du péché originel, l'humanité n'en serait pas au point de désarroi et de confusion où nous la voyons. La bombe atomique elle-même — y compris ses derniers « perfectionnements » — n'a été créée qu'en fonction de la haine qui sépare les humains. C'est la crainte du nazisme et de l'esclavage dont il menaçait l'univers, qui a provoqué sa recherche, sa réalisation. C'est la crainte du *communisme* totalitaire et de l'esclavage dont il menace, à son tour, la planète entière, qui est à la base de la réalisation de la bombe à hydrogène, puis de la bombe au lithium en attendant la bombe au cobalt ou je ne sais quoi encore.

Mais le communisme lui-même a-t-il l'audience des masses ? C'est devenu un lieu commun actuellement de répondre : non ! Dans une *Lettre aux Américains*, que René Sédillot a publiée en Amérique, et republiée dans *La Revue des deux-mondes* (1er avril), il explique nettement que l'immense majorité des communistes de France par exemple ne croient absolument pas — sauf quelques militants — à l'évangile de Marx, revu et corrigé par Lénine et Staline. Voter communiste est pour la plupart un geste rituel, un geste de classe, une tradition syndicale, anti-patronale, anti-bourgeoise. L'ouvrier croit défendre son salaire et son travail. Un point, c'est tout.

En Russie, tous les renseignements que nous avons ou croyons avoir, démontrent que le communisme est le fait d'une minorité presque infime, et d'une minorité exécrée par la masse populaire.

Et en Chine ? Où en sont les esprits ? C'est ce qu'un document émané de la *Société des Missions étrangères*, au Canada, et dont tous les renseignements sont attestés par des missionnaires canadiens venant de Chine, après un séjour dans ce pays de nombreuses années, veut nous dire. Le jugement contenu dans ce document tient dans les lignes suivantes :

> — « Le régime communiste est un fait indéniable dans la Chine continentale. Mais autre chose est de s'incliner devant une réalité, autre chose de l'avoir désirée. Un peuple peut être forcé de subir une forme gouvernementale sans l'avoir désirée. Or, c'est un fait notoire que le gouvernement dit « Populaire » de la grande République chinoise a été préparé par la ruse, imposé par la force. On sait pertinemment aussi qu'il se maintient par le mensonge et la terreur. »

A aucun moment, la volonté du peuple n'a été réellement consultée. Le parti communiste a confisqué la nation. La nation, un beau jour, s'est réveillée communiste sans le savoir ni le vouloir.

Il y a eu des élections en Chine en novembre 1953. Pour cela, on commença par imprimer un catéchisme électoral, et on en distribua un exemplaire à chaque foyer. Puis des partisans communistes parcoururent les divers quartiers des villes, visitèrent les familles, organisèrent des cercles d'études, enseignèrent les lois électorales, mais surtout donnèrent la liste *ne varietur* des candidats à élire. Il ne fut pas question du chef de l'Etat ni de ses satellites, qui sont intouchables. Tous les candidats étaient membres du parti communiste. Tous les électeurs devaient d'abord donner leur assentiment verbal à l'élection projetée, sinon on leur refusait le droit de vote. Etaient, du reste, exclus de plein droit les anciens propriétaires fonciers, les partisans nationalistes connus comme tels, les suspects du régime, les étrangers naturellement.

Exemple de la manière de voter :

> « Le jour de la votation, tous les électeurs furent réunis par quartiers dans une salle publique et l'on procéda à l'élection des candidats. Le vote à main levée fut choisi comme le mode le plus sûr et le plus efficace. Au milieu du silence général, dans une atmosphère martiale, un monsieur monta sur une estrade devant le public et dévisagea froidement ses supposés électeurs. Puis, un vieillard, se détachant de la foule, enjamba les marches de la tribune, en acclamant le ci-devant candidat. Au même instant, la meute policière dispersée dans la foule, levant les mains, acclama elle aussi le nom du candidat présenté par le bonhomme et toute l'assistance imita son geste impératif. Malheureusement quelques auditeurs trop lents à manifester leur approbation cordiale furent saisis par la gent policière et conduits au cachot. La plupart des électeurs présents ne connaissaient même pas le nom du candidat

élu, pour ne l'avoir jamais vu et n'en avoir jamais entendu parler. Ainsi finit la comédie ! »

Le peuple chinois est trop fin pour ne pas voir qu'on se moque de lui. Il n'est personne qui ait l'audace d'appeler régime de liberté un régime qui a besoin de tels procédés pour s'établir et pour rester en place. Il faudrait bien mal connaître la civilisation chinoise pour s'imaginer que les masses populaires chinoises soient dupes de tels mensonges. Le peuple chinois, dans son fonds, est conservateur. Il est justement fier de son passé, il reste attaché profondément à ses croyances, à sa philosophie pratique, à ses habitudes millénaires. La conviction des missionnaires qui ont vécu en Chine et qui ont étudié le caractère chinois est que « la vieille Chine est toujours identique à elle-même » et qu'elle ne saurait oublier aussi aisément ses plus chères traditions.

Si encore le communisme avait apporté une euphorie sociale et économique en Chine. Mais il n'en est rien. La Chine communiste a maintenu le régime du temps de guerre. Elle a créé un climat déprimant : point de liberté de pensée, ni de parole, ni de mouvement. Point de liberté d'association, de presse, de réunion, point de liberté de conscience. « Les neuf-dixièmes de la population vivent sous un régime de terreur et de tension nerveuse pire que la mort. » Le suicide est devenu un fait fréquent et banal. Dans une seule province de Mandchourie — Heilung-Kiang — la révolution a coûté 150.000 vies humaines. Ajoutons à cela des milliers de prisonniers dans les geôles et attendant, depuis huit ans, qu'on leur fasse leur procès. Aussi bien, un très grand nombre de Chinois en sont venus à regretter l'occupation japonaise !

Si la bombe atomique a des partisans quelque part dans le monde, c'est dans des pays asservis par le communisme. C'est du moins ce que nous affirme le P. Alphonse Caouette, des Missions étrangères de Québec, qui dit en propres termes :

— « D'aucuns, et ils sont nombreux, souhaitent la bombe atomique comme le seul remède à tous les maux présents, fallût-il en mourir ! »

Et il ajoute :

« J'ai entendu des témoignages de cette sorte dans la bouche de nombreux Chinois... Ces témoignages nous prouvent assez l'état de désespoir qui étrangle ce peuple. Nous lui devons notre compassion d'hommes et notre charité surnaturelle de chrétiens. »

VII

Les Français peints par leurs intendants

Remontons à une époque où l'humanité vivait moins dangereusement qu'elle ne fait sous nos yeux. Dans les *Etudes* d'avril, le P. F. de Dainville nous donne un ravissant article intitulé : *Les Français vus par leurs intendants*.

Ce fut le duc de Beauvillier, gouverneur du duc de Bourgogne, qui eut l'idée, pour l'instruction de son élève, de demander aux Intendants des rapports sur leurs généralités. Le questionnaire les invitait à peindre au naturel les hommes de leurs provinces, « leur naturel vif ou pesant, laborieux ou paresseux ; leurs inclinations, leurs coutumes. »

On n'a pas encore suffisamment utilisé ces *Mémoires*, que le public du XVIII[e] siècle rechercha au contraire avec avidité, puisqu'il s'en trouve des copies manuscrites dans maintes bibliothèques. Il s'agit des Français tels qu'ils sont vus entre 1697 et 1700.

Voici les Flamands « d'un naturel pesant et lent dans la manière d'agir, cependant très laborieux tant pour la culture des terres que pour les manufactures et le commerce que nulle nation n'entend aussi bien qu'eux. »

« On les gagne plus aisément par la douceur que par la force. Jamais bien sensibles à aucuns égards, ils se consolent de tout ce qui pourrait leur arriver de pis ; ils ont de l'esprit et du bon sens sans avoir l'imagination vive. Ils sont fort attachés à la religion catholique, ils sont exacts à la messe et aux sermons, le tout sans préjudice du cabaret, qui est leur passion dominante. Ils sont tous, hommes et femmes, grands amateurs des fêtes publiques ; chaque village a la sienne que l'on nomme « kermesse »... »

En Picardie, il y a aussi plus de bons sens que de raffinement et de vivacité d'esprit :

« Le caractère le plus commun et le plus ordinaire est la lenteur et l'inaction, une grande partie des habitants de la campagne et le petit peuple dans les villes ne travaillent que par la nécessité d'avoir leur subsistance... — Ils sont fidèles, sincères, libres et brusques, attachés à leurs opinions, fermes dans leurs résolutions... Peu de provinces qui aient fourni de meilleurs soldats, surtout dans la cavalerie. »

Les Lorrains sont laborieux, mais

« d'un esprit pesant qui se fait connaître par un langage très désagréable : il n'y a que la guerre et les voyages qui les puissent former à l'air du monde... »

Les Alsaciens,

« sont bons et dociles, quoique très attachés (eux aussi) aux coutumes anciennes. L'abondance naturelle du pays les rend paresseux et peu industrieux... Ils sont adonnés au vin et c'est un de leurs grands défauts.

Les ecclésiastiques ont beaucoup plus de soumission que les Français pour leurs supérieurs, sont plus habiles dans les matières de théologie, mais font peu de cas de la discipline ; il est difficile d'obtenir d'eux le port des cheveux courts et de l'habit ecclésiastique. »

Les peuples de la généralité de Paris sont en général « laborieux, doux et traitables ».

Dans l'élection de Vézelay, notait Vauban, « les peuples du bon pays sont laborieux et traitables, ceux du Morvan, paresseux et chicaneurs. »

Les Normands

« ont une aversion naturelle à répondre précisément... Plus attachés à leur intérêts, on les mène en leur laissant entrevoir quelque profit... Ils ont de la prudence et du bon sens... Laborieux par nécessité, paresseux par inclination, difficiles à émouvoir. »

Les Bretons ne sont pas flattés par leur intendant, qui les décrit comme pauvres par leur faute :

« L'ivrognerie, dit-il, y contribue beaucoup, vice auquel ils sont sujets, ainsi qu'à la chicane, entretenue par le nombre presque infini des juridictions qui y sont établies... »

Il y a plus d'esprit mais plus de paresse encore aux Pays de la Loire, chez les Angevins « peu entreprenants et peu laborieux », chez les Tourangeaux, accoutumés à la paresse par l'abondance et les plaisirs de la vie, chez les Berrichons, dont le défaut principal est « la nonchalance ».

En sens inverse, « le caractère des Manceaux est l'industrie et la vigilance pour leur intérêt ;

ils sont laborieux et actifs, mais d'une foi douteuse. » Les Poitevins sont durs au travail et grossiers.

En Bourbonnais, la température de l'air favorise la douceur, la fainéantise et l'amour du plaisir.

« Les passions dominantes des femmes sont le jeu et la coquetterie, sur quoi leurs maris leur donnent entière liberté, pour la prendre de leur côté. »

En Saintonge, le peuple est assez poli, mais les curés sont

« gens ignorants, intéressés, sordidement avares, chicaneurs et dépouillés de la charité essentielle à leur ministère. »

Grande diversité en Bourgogne : A Dijon, « les habitants ont de l'esprit et sont fort attachés à leur intérêt ». Ceux de Chalon sont « civils », mais pas tout à fait sincères. Les Beaunois « bons et assez confiants ». A Semur, fidèles et économes. A Auxerre, on ne songe qu'à la vigne. On craint la peine et le travail et on aime les plaisirs. On aime aussi le vin en Mâconnais, mais

« les habitants sont les moins dociles, ils sont forts et robustes pour le travail. Le vin qu'ils boivent y contribue, ils ont assez d'esprit pour leurs intérêts, mais ils ont les mœurs dures et capables d'emportement. »

Hors du vignoble, population pauvre, sous-alimentée et languissante.

Même contraste en Bresse : dans la plaine, paysans lents et pesants au travail, patients et assidus, aux mœurs douces ; mais sur le Revermont, population plus vive, plus laborieuse, mais à l'esprit plus rude et moins sociable.

« A Lyon, ville toute marchande, « l'esprit de cette profession y règne plus qu'aucun autre. » On y trouve de l'industrie, de la souplesse, beaucoup d'attachement à l'ordre des affaires et à l'intérêt. Ville facile à gouverner, « il n'y a rien à craindre de cette ville tant qu'il y aura du travail. »

A Villefranche - en - Beaujolais, la paresse et le goût du plaisir, joints à la vivacité d'esprit, produisent des divisions intestines et des jalousies.

St-Etienne, aussi, est fort divisé, « mais c'est plutôt un effet de la dureté des esprits et de la jalousie du travail. »

Différence en Limousin entre le Haut-Pays et le Bas. Dans le premier, les habitants

« grossiers, pesants, mais laborieux, entendus et vigilants pour leurs affaires, économes jusqu'à l'avarice, jaloux, défiants et craignant le mépris, durs sur les recouvrements des deniers royaux, néanmoins obéissants, quand ils sont pressés, peut-être autant par crainte que par bonne volonté, d'ailleurs fidèles au prince. »

En Bas-Limousin, surtout à Tulle, habitants

« fort déliés, insinuants, cachant sous des dehors plus nobles des inclinations intéressées, mais plus sujets à la vengeance, accoutumés à former des brigues et des cabales pour servir leurs haines... Ils n'épargnent ni les faux témoins, ni les fausseries qui se trouvent dans ce canton à meilleur marché qu'ailleurs... »

Et au point de vue religieux :

« Les Limousins professent une dévotion extérieure, qui n'exclut pas le vice. Ils passent assez brusquement des processions de pénitents au cabaret et dans les lieux de débauche. Ils ont une vénération de préférence pour les saints de leur pays, entre autres S. Martial et S. Léonard, qui va jusqu'à l'oubli des autres saints et même à l'abaissement du culte de Dieu. »

En Auvergne, on distingue la Limagne et la montagne.

En Limagne, « peuple laborieux mais grossier et pesant ». En montagne « beaucoup plus vif et industrieux, il a plus d'ouverture d'esprit et d'intelligence, mais il est fort paresseux. » Cette paresse est surtout sensible à Aurillac. — Saint-Flour est « plus malin » ; Thiers et Ambert, manières douces et simples.

En Languedoc, même opposition entre la plaine et la montagne. Dans les bonnes terres du Haut-Languedoc, les habitants sont

« grossiers, peu industrieux et peu laborieux, qualités ordinaires à tous ceux qui naissent dans un terroir gras et fertile et qui s'occupent à labourer la terre. »

Sur le territoire sec et aride du Bas-Languedoc,

« les habitants sont communément pleins d'esprit, d'activité, d'industrie, propres au commerce, aux arts et aux manufactures ; ils n'épargnent ni leurs soins, ni leurs peines pour obtenir ce qu'ils désirent... »

« Les Provençaux ont une merveilleuse disposition, ils sont extrêmement sobres surtout lorsqu'ils vivent à leurs dépens, assez vaillants, mais inconstants, doubles ; on ne peut bien s'assurer sur leur bonne foi ; ils sont trop grands parleurs, se plaisant à faire des contes qu'ils composent d'eux-mêmes... Ils s'estiment au possible, arrogants, plus qu'on ne peut dire... Le paysan y est plus spirituel, que l'on dirait que quelque habile homme élevé dans les affaires les a instruits de toutes choses.... »

Par ailleurs, les Provençaux sont « grands faiseurs de chansons » et ils y passent « leur mauvaise humeur ». Ils sont très affectionnés à la religion catholique. « La noblesse de la Provence a toujours été dans une haute réputation. Le rang n'est pas réglé parmi eux, car ils s'estiment tous égaux dès qu'ils possèdent la qualité de noble qui leur est commune. »

En Dauphiné, il y a de l'esprit :

« Le caractère le plus commun du pays est d'être fin et caché au point qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de les surprendre sur une chose qu'on a envie de faire que de le leur dire, sans affectation, trois mois auparavant... car ils n'ont pas de plus fort argument pour se persuader que vous ne le ferez pas... Il y a très peu de liaison d'amitié entre les gens du Dauphiné et en revanche il y a très peu d'inimitiés jusqu'à la rupture... »

Les Navarrais sont très laborieux, vifs et droits, zélés pour la religion et pour le roi, mais plus propres aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit. L'inclination des Béarnais ne les porte à aucun art, « le soin de leurs affaires est la seule occupation qui leur plaise. »

Les peuples du Roussillon ont beaucoup de hauteur, de fierté et de courage. Ils sont accoutumés à une vie dure et sobre, et pleins de mépris pour les mœurs « étrangères », c'est-à-dire françaises !

« A l'égard de la mode et du goût, ils ne donnent leur approbation et leur estime qu'à ce qui vient de Barcelone ou à ce qui y est pratiqué. »

Terminons ces notations en y ajoutant, d'après un rapport de 1780, cette description des Corses :

« Les Corses sont généralement fiers, spirituels et braves. Doués d'une grande pénétration, du talent de l'analyse et d'une ténacité originelle, ils conçoivent rapidement, combinent avec adresse et marchent à leur but avec une constance imperturbable. Ardents dans leurs affections, n'oubliant ni l'injure ni le bienfait,

élu, pour ne l'avoir jamais vu et n'en avoir jamais entendu parler. Ainsi finit la comédie ! »

Le peuple chinois est trop fin pour ne pas voir qu'on se moque de lui. Il n'est personne qui ait l'audace d'appeler régime de liberté un régime qui a besoin de tels procédés pour s'établir et pour rester en place. Il faudrait bien mal connaître la civilisation chinoise pour s'imaginer que les masses populaires chinoises soient dupes de tels mensonges. Le peuple chinois, dans son fonds, est conservateur. Il est justement fier de son passé, il reste attaché profondément à ses croyances, à sa philosophie pratique, à ses habitudes millénaires. La conviction des missionnaires qui ont vécu en Chine et qui ont étudié le caractère chinois est que « la vieille Chine est toujours identique à elle-même » et qu'elle ne saurait oublier aussi aisément ses plus chères traditions.

Si encore le communisme avait apporté une euphorie sociale et économique en Chine. Mais il n'en est rien. La Chine communiste a maintenu le régime du temps de guerre. Elle a créé un climat déprimant : point de liberté de pensée, ni de parole, ni de mouvement. Point de liberté d'association, de presse, de réunion, point de liberté de conscience. « Les neuf-dixièmes de la population vivent sous un régime de terreur et de tension nerveuse pire que la mort. » Le suicide est devenu un fait fréquent et banal. Dans une seule province de Mandchourie — Heilung-Kiang — la révolution a coûté 150.000 vies humaines. Ajoutons à cela des milliers de prisonniers dans les geôles et attendant, depuis huit ans, qu'on leur fasse leur procès. Aussi bien, un très grand nombre de Chinois en sont venus à regretter l'occupation japonaise !

Si la bombe atomique a des partisans quelque part dans le monde, c'est dans des pays asservis par le communisme. C'est du moins ce que nous affirme le P. Alphonse Caouette, des Missions étrangères de Québec, qui dit en propres termes :

— « D'aucuns, et ils sont nombreux, souhaitent la bombe atomique comme le seul remède à tous les maux présents, fallût-il en mourir ! »

Et il ajoute :

« J'ai entendu des témoignages de cette sorte dans la bouche de nombreux Chinois... Ces témoignages nous prouvent assez l'état de désespoir qui étrangle ce peuple. Nous lui devons notre compassion d'hommes et notre charité surnaturelle de chrétiens. »

VII

Les Français peints par leurs intendants

Remontons à une époque où l'humanité vivait moins dangereusement qu'elle ne fait sous nos yeux. Dans les *Etudes* d'avril, le P. F. de Dainville nous donne un ravissant article intitulé : *Les Français vus par leurs intendants*.

Ce fut le duc de Beauvillier, gouverneur du duc de Bourgogne, qui eut l'idée, pour l'instruction de son élève, de demander aux Intendants des rapports sur leurs généralités. Le questionnaire les invitait à peindre au naturel les hommes de leurs provinces, « leur naturel vif ou pesant, laborieux ou paresseux ; leurs inclinations, leurs coutumes. »

On n'a pas encore suffisamment utilisé ces *Mémoires*, que le publlic du XVIII^e^ siècle rechercha au contraire avec avidité, puisqu'il s'en trouve des copies manuscrites dans maintes bibliothèques. Il s'agit des Français tels qu'ils sont vus entre 1697 et 1700.

Voici les Flamands « d'un naturel pesant et lent dans la manière d'agir, cependant très laborieux tant pour la culture des terres que pour les manufactures et le commerce que nulle nation n'entend aussi bien qu'eux. »

« On les gagne plus aisément par la douceur que par la force. Jamais bien sensibles à aucuns égards, ils se consolent de tout ce qui pourrait leur arriver de pis ; ils ont de l'esprit et du bon sens sans avoir l'imagination vive. Ils sont fort attachés à la religion catholique, ils sont exacts à la messe et aux sermons, le tout sans préjudice du cabaret, qui est leur passion dominante. Ils sont tous, hommes et femmes, grands amateurs des fêtes publiques ; chaque village a la sienne que l'on nomme « kermesse »... »

En Picardie, il y a aussi plus de bons sens que de raffinement et de vivacité d'esprit :

« Le caractère le plus commun et le plus ordinaire est la lenteur et l'inaction, une grande partie des habitants de la campagne et le petit peuple dans les villes ne travaillent que par la nécessité d'avoir leur subsistance... — Ils sont fidèles, sincères, libres et brusques, attachés à leurs opinions, fermes dans leurs résolutions... Peu de provinces qui aient fourni de meilleurs soldats, surtout dans la cavalerie. »

Les Lorrains sont laborieux, mais

« d'un esprit pesant qui se fait connaître par un langage très désagréable : il n'y a que la guerre et les voyages qui les puissent former à l'air du monde... »

Les Alsaciens,

« sont bons et dociles, quoique très attachés (eux aussi) aux coutumes anciennes. L'abondance naturelle du pays les rend paresseux et peu industrieux... Ils sont adonnés au vin et c'est un de leurs grands défauts.

Les ecclésiastiques ont beaucoup plus de soumission que les Français pour leurs supérieurs, sont plus habiles dans les matières de théologie, mais font peu de cas de la discipline ; il est difficile d'obtenir d'eux le port des cheveux courts et de l'habit ecclésiastique. »

Les peuples de la généralité de Paris sont en général « laborieux, doux et traitables ».

Dans l'élection de Vézelay, notait Vauban, « les peuples du bon pays sont laborieux et traitables, ceux du Morvan, paresseux et chicaneurs. »

Les Normands

« ont une aversion naturelle à répondre précisément... Plus attachés à leur intérêts, on les mène en leur laissant entrevoir quelque profit... Ils ont de la prudence et du bon sens... Laborieux par nécessité, paresseux par inclination, difficiles à émouvoir. »

Les Bretons ne sont pas flattés par leur intendant, qui les décrit comme pauvres par leur faute :

« L'ivrognerie, dit-il, y contribue beaucoup, vice auquel ils sont sujets, ainsi qu'à la chicane, entretenue par le nombre presque infini des juridictions qui y sont établies... »

Il y a plus d'esprit mais plus de paresse encore aux Pays de la Loire, chez les Angevins « peu entreprenants et peu laborieux », chez les Tourangeaux, accoutumés à la paresse par l'abondance et les plaisirs de la vie, chez les Berrichons, dont le défaut principal est « la nonchalance ».

En sens inverse, « le caractère des Manceaux est l'industrie et la vigilance pour leur intérêt :

ils sont laborieux et actifs, mais d'une foi douteuse. » Les Poitevins sont durs au travail et grossiers.

En Bourbonnais, la température de l'air favorise la douceur, la fainéantise et l'amour du plaisir.

« Les passions dominantes des femmes sont le jeu et la coquetterie, sur quoi leurs maris leur donnent entière liberté, pour la prendre de leur côté. »

En Saintonge, le peuple est assez poli, mais les curés sont

« gens ignorants, intéressés, sordidement avares, chicaneurs et dépouillés de la charité essentielle à leur ministère. »

Grande diversité en Bourgogne : A Dijon, « les habitants ont de l'esprit et sont fort attachés à leur intérêt ». Ceux de Chalon sont « civils », mais pas tout à fait sincères. Les Beaunois « bons et assez confiants ». A Semur, fidèles et économes. A Auxerre, on ne songe qu'à la vigne. On craint la peine et le travail et on aime les plaisirs. On aime aussi le vin en Mâconnais, mais

« les habitants sont les moins dociles, ils sont forts et robustes pour le travail. Le vin qu'ils boivent y contribue, ils ont assez d'esprit pour leurs intérêts, mais ils ont les mœurs dures et capables d'emportement. »

Hors du vignoble, population pauvre, sous-alimentée et languissante.

Même contraste en Bresse : dans la plaine, paysans lents et pesants au travail, patients et assidus, aux mœurs douces ; mais sur le Revermont, population plus vive, plus laborieuse, mais à l'esprit plus rude et moins sociable.

« A Lyon, ville toute marchande, « l'esprit de cette profession y règne plus qu'aucun autre. » On y trouve de l'industrie, de la souplesse, beaucoup d'attachement à l'ordre des affaires et à l'intérêt. Ville facile à gouverner, « il n'y a rien à craindre de cette ville tant qu'il y aura du travail. »

A Villefranche-en-Beaujolais, la paresse et le goût du plaisir, joints à la vivacité d'esprit, produisent des divisions intestines et des jalousies.

St-Etienne, aussi, est fort divisé, « mais c'est plutôt un effet de la dureté des esprits et de la jalousie du travail. »

Différence en Limousin entre le Haut-Pays et le Bas. Dans le premier, les habitants

« grossiers, pesants, mais laborieux, entendus et vigilants pour leurs affaires, économes jusqu'à l'avarice, jaloux, défiants et craignant le mépris, durs sur les recouvrements des deniers royaux, néanmoins obéissants, quand ils sont pressés, peut-être autant par crainte que par bonne volonté, d'ailleurs fidèles au prince. »

En Bas-Limousin, surtout à Tulle, habitants

« fort déliés, insinuants, cachant sous des dehors plus nobles des inclinations intéressées, mais plus sujets à la vengeance, accoutumés à former des brigues et des cabales pour servir leurs haines... Ils n'épargnent ni les faux témoins, ni les fausseries qui se trouvent dans ce canton à meilleur marché qu'ailleurs... »

Et au point de vue religieux :

« Les Limousins professent une dévotion extérieure, qui n'exclut pas le vice. Ils passent assez brusquement des processions de pénitents au cabaret et dans les lieux de débauche. Ils ont une vénération de préférence pour les saints de leur pays, entre autres S. Martial et S. Léonard, qui va jusqu'à l'oubli des autres saints et même à l'abaissement du culte de Dieu. »

En Auvergne, on distingue la Limagne et la montagne.

En Limagne, « peuple laborieux mais grossier et pesant ». En montagne « beaucoup plus vif et industrieux, il a plus d'ouverture d'esprit et d'intelligence, mais il est fort paresseux. » Cette paresse est surtout sensible à Aurillac. — Saint-Flour est « plus malin » ; Thiers et Ambert, manières douces et simples.

En Languedoc, même opposition entre la plaine et la montagne. Dans les bonnes terres du Haut-Languedoc, les habitants sont

« grossiers, peu industrieux et peu laborieux, qualités ordinaires à tous ceux qui naissent dans un terroir gras et fertile et qui s'occupent à labourer la terre. »

Sur le territoire sec et aride du Bas-Languedoc,

« les habitants sont communément pleins d'esprit, d'activité, d'industrie, propres au commerce, aux arts et aux manufactures ; ils n'épargnent ni leurs soins, ni leurs peines pour obtenir ce qu'ils désirent... »

« Les Provençaux ont une merveilleuse disposition, ils sont extrêmement sobres surtout lorsqu'ils vivent à leurs dépens, assez vaillants, mais inconstants, doubles ; on ne peut bien s'assurer sur leur bonne foi ; ils sont trop grands parleurs, se plaisant à faire des contes qu'ils composent d'eux-mêmes... Ils s'estiment au possible, arrogants, plus qu'on ne peut dire... Le paysan y est plus spirituel, que l'on dirait que quelque habile homme élevé dans les affaires les a instruits de toutes choses.... »

Par ailleurs, les Provençaux sont « grands faiseurs de chansons » et ils y passent « leur mauvaise humeur ». Ils sont très affectionnés à la religion catholique. « La noblesse de la Provence a toujours été dans une haute réputation. Le rang n'est pas réglé parmi eux, car ils s'estiment tous égaux dès qu'ils possèdent la qualité de noble qui leur est commune. »

En Dauphiné, il y a de l'esprit :

« Le caractère le plus commun du pays est d'être fin et caché au point qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de les surprendre sur une chose qu'on a envie de faire que de le leur dire, sans affectation, trois mois auparavant... car ils n'ont pas de plus fort argument pour se persuader que vous ne le ferez pas... Il y a très peu de liaison d'amitié entre les gens du Dauphiné et en revanche il y a très peu d'inimitiés jusqu'à la rupture... »

Les Navarrais sont très laborieux, vifs et droits, zélés pour la religion et pour le roi, mais plus propres aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit. L'inclination des Béarnais ne les porte à aucun art, « le soin de leurs affaires est la seule occupation qui leur plaise. »

Les peuples du Roussillon ont beaucoup de hauteur, de fierté et de courage. Ils sont accoutumés à une vie dure et sobre, et pleins de mépris pour les mœurs « étrangères », c'est-à-dire françaises !

« A l'égard de la mode et du goût, ils ne donnent leur approbation et leur estime qu'à ce qui vient de Barcelone ou à ce qui y est pratiqué. »

Terminons ces notations en y ajoutant, d'après un rapport de 1780, cette description des Corses :

« Les Corses sont généralement fiers, spirituels et braves. Doués d'une grande pénétration, du talent de l'analyse et d'une ténacité originelle, ils conçoivent rapidement, combinent avec adresse et marchent à leur but avec une constance imperturbable. Ardents dans leurs affections, n'oubliant ni l'injure ni le bienfait,

ils servent l'amitié au péril de leurs jours et ne suspendent leur vengeance que pour mieux en assurer l'effet. Nul peuple n'est plus avide de gloire et moins avide de richesses ; l'honneur, bien ou mal entendu, est là ce que l'intérêt est ailleurs, la cause du mouvement ou de l'inaction... Nul peuple n'est plus hospitalier... »

VIII

Une caravane missionnaire en 1885

Dans la Revue *Grands Lacs* d'avril, je trouve un récit de Mgr Guillemé au sujet d'un voyage missionnaire au Tanganyika, conduit par Mgr Livinhac, premier évêque de l'Ouganda, et futur successeur de Mgr Lavigerie, à la tête des Pères Blancs.

Un voyage à cette date était quelque chose d'incroyablement difficile, en Afrique. On ne se déplaçait qu'en caravane. Et conduire une caravane était aussi difficile que de commander une armée. La caravane comprenait en effet 200 hommes chargés de porter des ballots et des caisses de 30 kg contenant des vivres, des vêtements, du vin de messe, de la farine pour les hosties, des ornements, du linge d'autel, des articles d'échange, tout le matériel de campement. On n'avançait que bien lentement, dans un pays sans route et semé d'obstacles. La marche de Mgr Livinhac dura en effet, de la côte à *Tabora* — qui se trouve à la hauteur de Zanzibar, à 700 km à l'intérieur — trois mois entiers. Durant trois mois, il fallut chaque soir monter les tentes, ouvrir les ballots de calicot, couper du fil de cuivre, compter des perles et coquillages, des boutons et des aiguilles, pour payer les porteurs, les vivres, les droits de passage ! Il fallut se garer des fauves et des brigands. Malgré toutes les précautions prises, cinq porteurs furent enlevés par les bêtes sauvages, et quatre autres tués par des maraudeurs et détrousseurs de caravanes. On avançait péniblement à l'aide de bottes énormes, qu'on était heureux de poser le soir, en songeant avec peine qu'il faudrait les reprendre le lendemain.

Mgr Livinhac heureusement était le chef idéal. Plein d'attentions pour tout son monde, de bonté, d'humilité, de fermeté, de patience. La caravane eut à traverser des régions entièrement païennes encore et livrées à la plus affreuse barbarie, notamment au trafic abominable des esclaves.

A *Tabora*, dont le territoire compte aujourd'hui, sur 440.000 habitants, plus de 30.000 catholiques, il n'y avait encore qu'une petite salle servant de chapelle, et mesurant 7 m. sur 4 ; assez grande toutefois pour contenir toute la chrétienté naissante, Mgr Guillemé, alors jeune missionnaire, était du voyage. Il nous raconte qu'il dut « faire diacre » au salut solennel du St-Sacrement, à l'arrivée, avec ses énormes bottes souillées de boue et des habits de voyage tout lacérés.

Il fit observer à Mgr Livinhac le mauvais état de son costume :

« Ça laisse un peu à désirer, lui répondit paisiblement le bon Père, mais personne n'en sera choqué. Le bon Dieu sourira peut-être, mais je suis sûr qu'il sera content !... »

Durant le salut, on remarqua surtout les énormes protubérances des poches de la *gandoura* du « diacre » qui débordaient du surplis. C'est que ces poches étaient une sorte de bazar invraisemblable :

« Il y avait de tout là-dedans, écrit Mgr Guillemé, excepté de l'argent encore inconnu : un couteau de voyage muni d'une cuiller et d'une fourchette, une pipe et du tabac, un briquet et des allumettes, une brosse et du savon, un chapelet et des médailles, un bréviaire et un carnet de notes, un biscuit et des arachides ; comme menue monnaie : des coquillages, des pierres à fusil et des verroteries de toutes les couleurs. C'étaient, avec les cotonnades, les seuls articles acceptés par les indigènes, pour qui un bouton de cuivre avait plus de valeur qu'un louis, car, lui au moins, à l'aide de son anneau et d'une ficelle, pouvait être utilisé comme ornement. »

A Noël suivant, l'installation était un peu meilleure. La chapelle n'eut pas de peine à se remplir. Il n'y avait pas d'harmonium pour accompagner la messe, mais il y avait un orgue de Barbarie, dont on tourna assidûment la manivelle, au grand émerveillement des noirs qui n'étaient pas habitués à de si belle musique. Ils n'auraient jamais pu imaginer qu'un jour viendrait où les blancs leur emprunteraient leurs instruments primitifs pour le jazz !

Ce jour-là, le nouveau Vicaire apostolique eut la joie incomparable de baptiser douze orphelins arrachés par lui à la mort et à l'esclavage, et qui avaient deux ans de catéchuménat.

En cours de route, les missionnaires avaient capturé trois jeunes autruches, et les avaient si bien apprivoisées qu'elles mangeaient... au même plat qu'eux-mêmes. Pour les empêcher de fuir, on avait bouché toutes les issues, à tel point qu'un orage tropical trouvant les canivaux obstrués transforma la cour de la mission en lac ! Quand on eut réussi à assécher, on s'aperçut que les scorpions s'étaient réfugiés jusque dans les vêtements des missionnaires dont l'un fut piqué. On trouva aussi un serpent caché dans un mouchoir de poche. Le serpent heureusement s'enfuit en crachant son venin, et l'effet de ce venin fut atténué par des lavages abondants et fréquents au lait de chèvre.

L'épisode le plus désagréable, à Tabora, fut la visite de *Siké*, sultan du lieu, un gros homme, au regard oblique et fuyant, au caractère altier et violent, morose et capricieux. Ce sultan se croyait tout permis, n'avait pitié de personne, et manifestait en toutes rencontres une avidité que les cadeaux les plus riches parvenaient mal à satisfaire. Justement son arrivée à la mission avait été saluée par les aboiements d'un chien qui avait été donné au P. Guillemé par le baron Dhanis. Siké prétendit que ce chien l'avait insulté en aboyant et exigea en compensation que le P. Guillemé lui cédât son fusil qui, bien des fois, avait servi à améliorer l'ordinaire de la mission. Ce fut pour le père un dur sacrifice.

Le récit que nous abrégeons décrit ici les horreurs du commerce esclavagiste. Ce commerce avait son centre alors à Tabora. Les marchands d'esclaves, armés de fusil, entourant un village, tuaient ses défenseurs et enlevaient toute la jeunesse. Les caravanes d'esclaves étaient un spectacle lamentable, spectacle de cruauté d'une part et de souffrances horribles d'autre part. Leur passage était jalonné de cadavres. Les missionnaires n'avaient pas de plus grande joie que de pouvoir, à

l'occasion, soulager quelques-unes de ces misères et d'arracher à l'esclavage quelques indigènes.

Ce fut aussi à Tabora que le P. Guillemé et ses compagnons firent connaissance avec la terrible *malaria*. Le pays est infesté de moustiques porteurs de germes de fièvre. L'usage des moustiquaires était encore regardé comme un luxe hors de la portée des missionnaires. Ils étaient donc sans défense contre la nuée des moustiques anophèles, agents du paludisme. Les missionnaires atteints de la *malaria* passaient par des accès terribles de délire. Il y eut même une mort parmi eux !

En terminant, Mgr Guillemé, qui devait être dans la suite Vicaire apostolique du Nyassa, rapporte la fin tragique du sultan *Siké*. Quand les nations civilisées s'occupèrent sérieusement d'occuper le centre de l'Afrique, il consulta ses sorciers sur ce qui allait lui arriver. Ils tuèrent une douzaine de poules, mais ne trouvèrent dans leurs entrailles que des signes défavorables. Siké fit administrer un poison d'épreuve à des esclaves. Ils en moururent. Devant ces indices convergents, il rassembla ses esclaves et ses femmes, dans sa demeure principale, se plaça au milieu, et mit le feu à un baril de poudre, qui provoqua un incendie où il périt avec tous ceux qu'il avait désignés pour l'accompagner dans la mort.

Image de l'état où nos missionnaires ont trouvé l'Afrique, quand ils y sont entrés en porteurs du divin Evangile ! Mais ne chantons pas trop victoire et n'oublions pas qu'on estime à 15.000, en France seulement et en 1953, le nombre des victimes de la « traite des blanches » !

IX

Le meurtre rituel au Basutoland

Je venais d'écrire ces lignes quand mon attention a été attirée par un titre du dernier numéro de *Sélection* (mai 1954) : *Sorcellerie sanglante au Basutoland*, par John Gunther.

Le Basutoland est un petit pays de 30.344 km², compris entre l'Orange, le Natal et la colonie du Cap. Il est habité par 600.000 indigènes et 2.000 blancs. Il n'y a ni routes ni chemins de fer. On ne voyage qu'à cheval. Mais il paraît que le pays est splendide. On y compte actuellement 180.000 catholiques sans compter les nombreux catéchumènes. Mais le paganisme reste prédominant et ses mœurs barbares n'ont pas disparu. Or, un anthropologue de Cambridge, M. G. I. Jones, vient de publier à ce sujet, en anglais, un rapport dont le titre seul est une révélation : *Le meurtre magique au Basutoland*. Et ce rapport ne date que de 1951. Il contient le récit détaillé de 93 meurtres rituels. On tue pour préparer des gris-gris ou amulettes de sorciers.

Exemple : un samedi soir de janvier 1948, un indigène nommé Moschesella Khoto buvait tranquillement de la bière à un repas de noces, avec d'autres convives. Survint une femme, qui était chef de district, avec une escorte :

— « Vous allez, dit-elle, me tuer Mochesella, car j'ai besoin d'un charme pour procurer un poste à mon fils. »

Les hommes de l'escorte se saisirent de Mochesella et l'entraînèrent en un lieu propice. Il fut dévêtu et maintenu au sol. A la lumière d'une lampe à huile, il fut alors — tout vivant — découpé au poignard. On lui enlevait des cercles de peau en divers endroits du corps. Les lambeaux d'épiderme étaient disposés sur une étoffe blanche, devant le sorcier chargé de préparer le « charme ». Un homme recueillait tout le sang des blessures. Enfin, on s'attaqua au visage. La victime expira alors qu'on lui tranchait la gorge. La femme-chef de district assistait à toutes ces opérations. Le cadavre fut enfin jeté dans un ravin proche du village, mais non dissimulé.

Les Britanniques qui ont le contrôle de ce pays combattent énergiquement ces abominables pratiques. Dans l'espèce, les meurtriers furent arrêtés. La femme-chef et son principal complice furent pendus, les autres condamnés à des peines de prison variant de 7 à 15 ans.

Mais on n'est pas arrivé encore à détruire ces affreuses pratiques. C'est ainsi qu'on a encore compté 14 meurtres de ce genre, en 1952, et rien ne prouve que cela soit fini. Il faut dire que la classe dirigeante du Basutoland descend toute d'un grand chef nommé Mosheh, qui fonda la nation, au lendemain de la guerre des Zoulous et la gouverna près d'un demi-siècle. Il mourut en 1870, laissant 1330 descendants, qui se font appeler « Fils de Mosheh », mais qui se livrent entre eux une guerre acharnée de rivalités intestines. C'est à ces rivalités qu'il faut attribuer la plupart des crimes dont nous parlons ici. Actuellement, le pays est gouverné par une femme à poigne, qui semble plus redoutée qu'aimée et qui s'appelle *Mantsebo Seeiso*. Elle doit garder le pouvoir jusqu'à la majorité de son beau-fils qui a 16 ans. Elle possède une petite ferme dont elle s'occupe activement, mais elle tient beaucoup au traitement annuel de 3.600 livres, soit 3 millions six cent mille francs que lui donne le gouvernement anglais. C'est elle qui présida, le 2 juin 1953, aux fêtes extraordinaires qui marquèrent dans ce lointain pays les cérémonies du couronnement de la reine Elisabeth. Ceux qui l'ont vue attestent qu'elle a un aspect tout à fait rébarbatif. « Je n'ai jamais vu, dit l'auteur de l'article que nous résumons, d'être aussi taciturne et aussi « mal léché ». Elle paraît avoir 45 ans. On ne l'a jamais accusée, elle, d'avoir trempé dans un meurtre magique, mais elle ne paraît pas avoir le pouvoir de changer les pratiques des sorciers.

Le rapport Jones prouve que les règles suivantes sont généralement appliquées dans ces meurtres barbares : 1° un chef ne fait jamais tuer un autre chef, la victime est donc un homme peu en vue ; 2° c'est souvent, par contre, un parent ou un compagnon du meurtrier, chose utile pour la valeur du « charme » ; 3° l'exécution est minutieusement organisée et confiée à plusieurs hommes agissant de concert ; 4° la victime, homme ou femme, doit toujours être dépecée vivante ; 5° le cadavre n'est pas caché aux regards mais abandonné dans un lieu où il est impossible de ne pas le découvrir.

Avec les lambeaux de chair, mélangés avec le sang et la graisse de la victime, on fait une pâte broyée et cuite jusqu'à ce qu'elle ait la consistance voulue. Le « charme » ainsi constitué est utilisé, soit en s'en barbouillant le corps, soit en l'avalant, et il est censé conférer des pouvoirs surnaturels à celui qui s'en sert : soit pour agrandir son do-

maine, soit pour découvrir un emploi pour lui ou son fils, soit pour s'élever à une fonction politique.

On peut considérer comme certain que seule la religion chrétienne, qui a déjà puissamment pris pied en Basutoland, sera capable de faire disparaître définitivement ces monstrueuses observances [2].

X

Le Pakistan

Vous chercheriez en vain ce nom dans les géographies et dans les dictionnaires d'avant 1930. M. H. Jomin, dans la *Revue de l'Action populaire* d'avril, essaie de nous mettre au courant des récentes origines de cet Etat et de sa situation.

Ce que tout le monde sait, ou doit savoir, c'est que le Pakistan est un Etat musulman, qui n'a pas voulu rester confondu dans la masse hindoue. Il est construit sur une base religieuse. Ses origines remontent donc à l'introduction de l'Islam dans la presqu'île hindoustanaise. C'est au VIIIe siècle de notre ère, que les musulmans envahirent l'Inde alors divisée en de nombreuses principautés rivales. Les Arabes, les Turcs, entraînant des Iraniens, des Afghans, des Mongols, se répandirent dans la vallée de l'Indus, mais poussèrent ensuite jusqu'au Gange, au Brahmapoutre, enfin au Dekkan. L'Islam domina tout l'Hindoustan. Le seul nom du dernier maître — avant les Anglais — le *Grand Mongol* — rappelait cette prédominance. Mais l'Empire Mongol disparut en 1806. Lors de la révolte des Cipayes, en 1857 - 1858, les Britanniques s'appliquèrent à renverser la situation. Les musulmans, qui tenaient jusque-là le haut du pavé furent systématiquement rabaissés, appauvris. Seul, le Nizam de Hyderabad, de tous leurs princes, fut maintenu. Les musulmans aigris et révoltés s'enfermèrent dans leurs rancunes. Les Hindous envahirent les collèges et écoles, s'emparèrent des postes de fonctionnaires et des professions libérales. Quand les musulmans sortirent de leur bouderie stérile, c'était trop tard.

De plus, un grand nombre parmi eux ne se rattachait à l'Islam que par haine de l'hindouisme, qui les traitait en parias.

De même que le christianisme obtient plus de fruits auprès des parias ou intouchables, de nos jours, comme le prouve l'émouvant article du Père Rémery, intitulé *Au pays de la Faim*, dans le *Bulletin salésien* (avril 1954), les musulmans avaient de tout temps trouvé des recrues dans les rangs les plus inférieurs de la population.

Alors que l'on commençait à parler de l'indépendance indienne, en décembre 1930, un notable musulman, Sir Mohammed Ikbal, poète et penseur, lança l'idée d'un Etat musulman. Cela parut chimérique à tous. Cet Etat n'avait pas même de nom. En 1933, un anonyme, en jouant avec les initiales des noms de provinces surtout musulmanes : *P*unjab, — *A*fghanistan, — *K*ashmir, — *S*ind, — Baluchis*tan* forgea le mot *Pakstan* qui devient *Pakistan*. Ce mot, paraît-il signifie en *ourdou*, l'une des langues officielles du nouvel Etat : *Pays des Purs*. Alors parut l'homme qui allait faire aboutir le rêve d'Ikbal : *Sir Mohammed Ali Jinnah*. C'est lui qui est le véritable père du Pakistan. Il fit approuver, le 22 mars 1940, le nom de Pakistan, par la Ligue musulmane. Il propagea l'idée d'un Etat musulman. Lord Mountbatten, nommé le 20 février 1947, Gouverneur Général et Vice-Roi des Indes, pour réaliser l'indépendance indienne, admit que la division en deux Etats : l'Inde et le Pakistan, était inéluctable. L'Acte d'Indépendance, en date du 15 août 1947, consacra le fait. Le Pakistan était né.

Etait-il viable ? On pouvait en douter. Les musulmans n'avaient pratiquement aucun moyen de diriger un Etat. Les Hindous disparurent, une nuit, après avoir, à Karachi, nouvelle capitale, brisé une partie du mobilier des bâtiments de l'administration centrale. Les nouveaux dirigeants n'y trouvèrent que quelques tables, mais pas de chaises, pas de machines à écrire. Des administrateurs et fonctionnaires, 80 % avaient quitté le pays. De même pour les banquiers, les négociants. Bureaux et comptoirs étaient déserts. Pour les remplacer, à part une élite infime très intelligente et active, presque aucune compétence. Il y avait tout à faire, tout à restaurer, tout à mettre en place.

A cette première source d'énormes difficultés ajoutez encore celle-ci : le nouvel Etat, résultat d'un compromis, est formé de deux territoires, distants l'un de l'autre de plus de 1.500 km. L'un à l'ouest, est agricole, de population peu dense (42 au km²) et compte 35.600.000 habitants ; l'autre, à l'est, réside dans les grands deltas : population très dense : 42 millions d'habitants à raison de 301 au km².

Le lien unique entre ces deux pays pakistanais, est celui de la religion. A part cela, *tout diffère*. En effet, la langue, les coutumes, la vie économique et sociale sont tout autres à l'est qu'à l'ouest. Il a fallu établir deux langues officielles : *l'ourdou* langue dérivée du sanscrit, avec écriture arabe, à l'ouest, capitale Karachi, — et *le bengali*, à Dacca, capitale de l'est.

En fait, l'union des cœurs est loin d'être complète entre la société dirigeante, peu nombreuse, faite de gens cultivés, diplômés d'Oxford ou de Cambridge, et la masse des « mullahs », qui n'ont d'autre formation que l'étude du Coran et des traditions « de l'époque abbasside ». Il fut d'abord périlleux de songer à bâtir une Constitution. Les personnages intelligents et au courant des exigences modernes avaient leur plan, mais les maîtres de l'Islam ne songeaient qu'aux aspirations islamiques. Ce ne fut que le 7 octobre 1953 qu'un projet put être mis en discussion, sans trop de danger pour la paix intérieure. Depuis le 2 novembre, le Pakistan n'est plus un Dominion, mais une République Islamique au sein du Commonwealth. On a réussi à écarter le projet des « mullahs » d'un *Comité d'experts en droit coranique* qui serait chargé de contrôler les lois votées par les deux Chambres du Parlement. Les hommes politiques expérimentés sont obligés cependant de tenir compte de l'influence des « mullahs » — c'est le nom pakistanais des *ulémas* ou théologiens musulmans — sur le peuple.

Des problèmes presque terrifiants se sont posés dès le début, dans la vie du nouvel Etat : des millions de musulmans, chassés des territoires de l'Inde, se sont réfugiés au Pakistan ; des millions d'Hindous et de Sicks ont fait le chemin inverse.

[2] Sur le Basutoland, voir le beau livre du P. A. Roche, *Clartés australes*, in-8 de 400 p., Lyon, Edit. du Chalet, 1951 (cf. *Ami*, 1952, p. 47).

Il a fallu accueillir, nourrir, loger les réfugiés. Au début de 1953, l'Etat avait déjà dépensé 360 millions de roupies (à 106 fr. la roupie) pour reclasser ces malheureux. Karachi a passé de 300.000 à 1.200.000 habitants. On estimait, en mars 1953, à 40.000 le nombre des familles sans abri, dans les rues de la capitale.

Grosses difficultés aussi avec l'Inde, pour savoir quelles provinces reviennent au Pakistan ou à l'Inde, et par exemple à qui reviendra le Cachemire ?

Le Pakistan est relativement riche en productions vivrières, mais très pauvre en industrie. Il se suffit largement en riz, en légumes secs, en viande, à peu près en froment et en sucre, moins bien en corps gras. La marchandise à exportation principale est le *jute*, textile grossier mais très employé (ficelles, toiles à sac, cordes, tapis à bon marché, etc.), dont le Pakistan est le plus gros producteur au monde. La guerre de Corée a favorisé puissamment le commerce pakistanais, mais la cessation des hostilités a rendu ce commerce plus difficile.

Tous les observateurs impartiaux s'accordent à dire que le Pakistan a bien su tirer parti d'une situation qui, à tout point de vue, était hérissée de problèmes qu'il fallait résoudre avec des ressources très limitées. Au point de vue militaire, le Pakistan est moins rassuré que l'Inde sur les intentions pacifiques de la Chine et de la Russie. L'aide américaine a été désirée et acceptée avec enthousiasme dans tout le pays. Mais cela même a aggravé les dissentiments avec l'Inde. Les intérêts d'une masse énorme de 440.000.000 d'êtres humains dépendent des relations amicales — ou hostiles — qui vont s'établir entre le Pakistan et l'Inde, sa voisine, très méfiante et très jalouse !

« Est-il donc chimérique, conclut notre article, d'espérer qu'un apôtre de la non-violence puisse s'entendre loyalement avec un Etat — le Pakistan — qui rappelle, en tête de sa Constitution que « la souveraineté de l'univers appartient au seul Dieu Tout-Puissant ? »

XI

La Vierge de Syracuse

La Rivista del Clero Italiano, qui s'édite à Milan sous la direction du R. P. Gemelli, a consacré tout son numéro de mai à la Sainte Vierge. Et elle publie en premières pages un rapport précis et détaillé des faits qui se sont déroulés à Syracuse, depuis le jour où la Madone s'y est montrée en larmes. Ce rapport est signé de S. E. Mgr Ettore Baranzini, archevêque de Syracuse et évêque de Raguse. Il émane donc de la plus haute autorité religieuse de la cité de Syracuse. Nous voudrions en présenter ici les éléments avec toute l'objectivité désirable, en serrant de près le texte italien.

Notons avant tout que l'épiscopat sicilien en entier, sous la présidence du cardinal Ruffini, archevêque de Palerme, et comprenant les 5 archevêchés et les 14 évêchés de l'île, a déclaré, le 11 décembre 1953 que « l'on ne peut mettre en doute le fait de la lacrimation ».

Cette « lacrimation » dura trois jours et demi. Elle se produisit sur une modeste effigie en plâtre coloré, représentant le Cœur immaculé de Marie, dans une humble maison d'ouvriers, au n° 11 de la *Via degli Orti* (Rue des Jardins) à Syracuse.

Dans cette maison habitaient et habitent encore deux époux : Angelo Jannuso et Antonietta Giusto, qui, ayant célébré leur mariage religieux le 21 mars 1953, avaient reçu en cadeau, à cette occasion, ce petit cadre, de fabrication commerciale, acheté à Syracuse pour le prix de 3.500 lire et provenant d'une fabrique de Lucques. Ce cadre avait été suspendu au chevet des jeunes mariés « Chrétiens par le baptême, ceux-ci l'étaient moins par leur pratique religieuse, très relâchée ; on a même dit que l'époux était imbu d'idées communistes. »

La jeune femme eut à souffrir, au début d'une grossesse, de fréquentes convulsions avec obscurcissement de la vue. Dans la nuit du 28 au 29 août 1953, la vue fut totalement perdue. Au matin du 29 août, vers 8 h. 30, comme elle avait passé une nuit sans sommeil, elle eut une nouvelle crise convulsive, mais à la suite de cette crise, elle constata qu'elle avait retrouvé la vue. En ouvrant les yeux, en effet, elle vit la Madone de plâtre qui pleurait et les larmes descendant de ses yeux jusque sur le dossier du lit.

Prise de peur, elle appela au secours. Les voisins accoururent. La nouvelle du phénomène survenu se propagea rapidement dans tout le quartier. Une foule avide de voir pleurer la Madone se pressa bientôt dans la maison.

Le mari, qui se trouvait au travail, à la campagne, fut stupéfait et très mécontent de cette affluence, quand il la constata à son retour, mais il se calma bien vite et il vit, lui aussi, comme tout le monde, la Vierge pleurer.

La maison devenait trop exiguë pour contenir la foule. Il fallut appeler le Commissaire de police. Il vint avec ses agents et ils virent tous la Vierge qui pleurait. Pour pouvoir disperser la foule et mettre un peu d'ordre en tout cela, le Commissaire décida d'emporter le cadre à la Questure, ce que nous appelons : le commissariat ou bureau de police. La Madone y resta environ une heure. Durant le trajet vers la questure, on voyait très bien les larmes, mais à la questure même la Vierge ne pleura pas. Le cadre rapporté à la maison Giusto fut enfermé pour la nuit dans une boîte et recouvert d'un voile. qui fut retrouvé tout mouillé au matin. Dans la journée, on remarqua les larmes qui descendaient uniquement des yeux de l'effigie et nullement des autres parties du cadre. On les essuyait avec un peu d'ouate et elles se reformaient aussitôt, pour descendre parfois jusqu'à la main de la Madone tenant son cœur.

Ce phénomène extraordinaire dura trois jours et demi, jusque vers le milieu du jour du 1er septembre. La foule sans cesse renouvelée voulait voir la Madone en larmes et, pour mieux la montrer, on déplaça d'abord le cadre et on le suspendit à un clou à la hauteur de la porte extérieure de la maison. Là, elle pleura encore, et les agents de police se prêtèrent avec courtoisie à essuyer les larmes avec des tampons d'ouate que les personnes présentes leur tendaient.

Dans l'après-midi du 31 août, le chancelier de l'archevêché, Mgr Giuseppe Ganarella, et le curé de la paroisse du Panthéon, M. Giuseppe Bruno, se rendirent à l'Office provincial d'Hygiène et de Santé, pour demander qu'une Commission d'experts

fut chargée d'examiner scientifiquement les larmes qui sortaient des yeux de l'image.

Le 1er septembre, vers 9 heures, le curé, M. Bruno, se présenta à la maison des Giusto, via degli Orti, avec la Commission en question. Elle était formée de trois médecins : les Drs Cassola, directeur de la Clinique de Maternité ; Cotza, de l'Office de santé provincial ; Marletta ; et de deux chimistes : Drs La Rosa et Bertini, en présence de l'ingénieur d'Urso et d'autres personnes.

Madame Giusto qui s'était d'abord opposée à l'examen des larmes, retira le cadre d'une caissette de son armoire. Le voile qui le recouvrait fut trouvé mouillé, mais le cadre fut essuyé avec de l'ouate. Alors, on vit se former lentement dans les yeux de la figurine, qui ressemblaient à des yeux humains, de grosses larmes, qui furent recueillies au compte-gouttes par le Dr Cassola et déposées dans un flacon gradué, jusqu'à la hauteur d'un centimètre cube, afin d'être soumises à l'analyse chimique. Ce furent, du reste, les dernières larmes qui coulèrent de l'image. Un peu après, l'ingénieur d'Urso, aidé des autres membres de la Commission, enleva les deux vis qui attachaient l'effigie sur la plaque noire du cadre, et constata, comme les autres témoins, que l'effigie était faite de plâtre creux à l'intérieur et d'une mince épaisseur, parfaitement sec. L'analyse des larmes fut exécutée au Laboratoire provincial d'Hygiène et de Prophylaxie et il fut établi que le liquide recueilli présentait tous les caractères et les éléments chimiques *des larmes humaines*.

Tout ce qui précède est certifié par de nombreux témoignages. Il serait déraisonnable de douter de la sincérité et de l'exactitude de ces témoignages et de l'attestation sous serment des médecins.

— « Je ne fus pas personnellement témoin de la lacrimation, dit ici l'archevêque. Je fut informé de ce qui se passait, alors que je me trouvais, pour quelques jours, avec mes chers séminaristes, qui étaient en vacances à la Villa del Seminario, à Canicattini Bagni. Je ne voulus pas tout d'abord y attacher grande importance, en un sentiment de défiance et dans la crainte de quelque fanatisme populaire, qui pourrait être sans lendemain, mais surtout par mesure de prudence et pour éviter d'exciter l'émotion populaire et pour mieux garantir éventuellement la véridicité des faits. »

En fait, le prélat revint à Syracuse le 2 septembre. Comme l'événement avait pris d'énormes proportions, il vint sur place se rendre compte, au soir du 2. L'effigie de la Madone avait été apposée au fronton d'une maison située en face de celle des Giusto, toujours dans la rue des Jardins ; avant de l'être un peu plus tard, sur la place Euripide, toute proche.

« Quand j'arrivai, dit l'archevêque, au milieu de la foule, je vis le cadre parfaitement sec, la Madone présentant son doux visage de mère, mais tous ceux qui m'entouraient m'assuraient qu'ils avaient vu, les jours précédents, la Madone pleurer. J'invitai la foule à réciter le Rosaire et je dis quelques mots pour exhorter les assistants au calme, à la soumission aux autorités ecclésiastiques dans leurs décisions ultérieures, et à une sincère dévotion envers la Vierge. »

L'archevêque revint au soir du 8 septembre, en la fête de la Nativité de Marie. Il parla de nouveau à son peuple. Il fut écouté avec une extrême attention.

— « Le Seigneur, dit-il, envoie Marie pour sauver la société si troublée de ce temps et vos âmes trop souvent trompées et égarées... Pour l'instant, je ne puis ni ne dois me prononcer sur les faits qui ont fait accourir une foule si considérable ici, dans la Via degli Orti. L'Eglise ne se prononce qu'après un examen sévère et réfléchi, parce que l'Eglise est mère de sagesse et de prudence et qu'elle n'est pas pressée. Vous ne devez donc pas vous étonner que votre Archevêque s'en tienne à cette attitude réservée et grave de notre sainte Mère l'Eglise.

Restez donc, vous aussi, calmes et sérieux, sans fanatisme ni exaltation et sans exagérations. »

Pour terminer, en théologien averti, l'archevêque précisa que la *foi* que l'on pouvait attacher aux faits de Syracuse ne pouvait être qu'une *foi historique*, c'est-à-dire fondée sur des témoignages humains que l'on doit peser attentivement et scrupuleusement. En aucun cas, cette *foi historique* ne peut faire partie de la *foi divine catholique*.

Quant à l'interprétation du fait, bien que la Madone n'ait pas prononcé une parole, elle ne semble pas très difficile : les larmes sont de deux sortes, *larmes de joie* ou *larmes de douleur*. Que la Vierge pleure de joie sur ce qui se passe dans l'humanité actuellement, qui pourra le croire ? Qu'elle verse — pour nous — des larmes de douleur, combien n'en a-t-elle pas de motifs ? C'est ce que dit l'archevêque à ses quailles. « Je leur expliquai, précise-t-il, que

les larmes de la Madone ne sont pas des larmes d'allégresse, mais de *tristesse* : elles sont un avertissement pour moi, pour mon clergé, pour vous tous, fidèles, d'améliorer notre vie et de nous remettre sur le bon chemin de nos devoirs. »

Ajoutons qu'il est peu probable que seule la population de Syracuse ait besoin d'un tel avertissement et qu'il ne soit fait que pour elle.

Là-dessus, l'archevêque constitua un Tribunal ecclésiastique chargé de recueillir les témoignages des faits, et une Commission formée de 15 experts, qui élurent comme président le Médecin provincial, Dr Cerrino Enrico. Cette Commission était chargée de l'examen des nombreuses guérisons que l'on disait opérées déjà par la Madone. Le 10 septembre, répondant à une lettre du cardinal Pizzardo, du 4, qui demandait des précisions sur les faits, l'archevêque envoya un rapport complet, avec les documents nécessaires, attestations, analyses médicales, photographies de la Madone aux larmes.

Le 24 septembre, l'archevêque se rendait à Rome et y conféra jusqu'au 29, verbalement, avec le Saint-Office, et notamment avec les cardinaux Pizzardo et Ottaviani. Il put être reçu aussi par le pape, à Castel Gandolfo. L'audience spéciale eut lieu le 27 septembre. Pie XII fut extrêmement intéressé par le récit des faits et donna ses instructions très claires et complètes pour la suite à donner à l'événement. De Rome, l'archevêque se rendit à Milan où il eut de longs entretiens, sur tout cela, premièrement avec le cardinal Schuster, et deuxièmement avec le P. Gemelli, directeur de la *Rivista del Clero italiano*, qui lui donna un avis autorisé et motivé.

Le 24 novembre, le professeur Luigi Gedda, envoyé par le Saint-Siège, vint à Syracuse, pour se livrer à une enquête sur la Vierge aux larmes. Il y resta deux jours, soumettant Madame Giusto à un

interrogatoire minutieux, et d'autres personnes encore, et réunissant la Commission médicale. Le professeur Gedda repartit avec la pleine conviction de l'authenticité des faits. Il devait écrire à l'archevêque pour lui dire qu'il avait appris « avec une vive satisfaction la sentence de l'épiscopat sicilien ». Cette sentence, on l'a vu, est datée du 11 décembre 1953. Elle fut rendue publique par l'archevêque de Syracuse dans une lettre du 16 décembre. Dans cette lettre, l'archevêque déclarait que l'examen des guérisons attribuées à la Vierge se poursuivait. Toutes ces guérisons, dit-il en terminant son article, que nous traduisons presque autant que nous le résumons, ne prétendent pas à être des miracles, car le miracle a toujours un caractère exceptionnel et il doit être constaté avec le plus grand soin et la plus parfaite prudence. Mais on ne peut nier qu'elles ne soient ou ne puissent être des grâces signalées que l'on doit attribuer à l'intercession de la Madone.

« Il nous est agréable d'ajouter, dit encore le prélat, que nombreuses sont les grâces de guérison spirituelle, plus connues il est vrai de Dieu que des hommes. »

Enfin, l'épiscopat sicilien a estimé que la construction d'un sanctuaire à la Madone s'imposait, à Syracuse. L'archevêque de cette ville a accueilli ce vœu avec empressement et lancé un appel en ce sens, à la date du 29 janvier, dans le désir, selon le mot du pape Pie XII, que « tout converge au vrai bien des âmes ».

A un tel désir, il n'est personne qui ne doive faire écho de tout son pouvoir.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Jean de SAINT-THOMAS, O. P. — **Cursus theologici, t. IV. opera et studio monachorum quorumdam Solesmiensium, O.S.B. editus. — In-4 de XII-498 p. à 2 col. — Paris (Tournai, Rome), Desclée, 1953.**

Avec ce tome IV se terminent les commentaires de Jean de Saint Thomas sur la *Ia Pars* de la *Somme*.

Les éditeurs ont divisé ce tome en 3 fascicules. Ils ont fait paraître le fasc. 2 le premier. Ils nous donnent ici les fascicules 1 et 3.

Le fasc. 1 (p. I-XII) contient outre quelques documents et des *Corrigenda*, une préface des éditeurs au tome IV (6 p.). — Le fasc. 2, paru antérieurement contenait les deux traités (*De Trinitate* et *De Deo Creante*, commentant les questions 27-49 de la *Ia Pars* (p. 1-440). — Le fasc. 3 (qui est publié ici avec le fasc. 1) contient le *De Angelis* (q. 50-64 et 106-107 de la *Ia Pars* (p 441-835) et un *opus imperfectum* souvent tenu pour apocryphe, mais retenu comme authentique par les savants éditeurs qui l'impriment en caractères plus petits, le *De opere sex dierum*, sur les q. 65-74 de la *Ia* (p. 837-921). Vient enfin la table, simple reproduction des titres donnés dans le texte. — Le fasc. 2 de ce tome IV pouvait jusqu'ici être acheté seul ; ceux qui l'ont acquis pourront se procurer les fasc. 1 et 3 ; mais désormais les nouveaux acquéreurs devront prendre le tome tout entier.

Nous croyons utile de rappeler à nos lecteurs l'état actuel de l'édition. Quatre tomes sont actuellement parus :

T. I, *Opuscula et disputationes* in q. 1-7 de la *Ia Pars*, CVIII-560 p. ; 5.600 fr. fr.

T. II, In q. 8-18 de la *Ia Pars*, VIII-646 p. ; 5.600 fr.

T. III, In q. 19-26 de la *Ia Pars*, VI-608 p. ; 5.600 fr.

T. IV, analysé ci-dessus ; tome complet, XII-936 p. ; 7.600 fr. ; à ceux qui ont acquis antérieurement le fascicule 2, les fasc. 1 et 3 sont vendus 4.000 fr.

L'édition primitive du *Cursus theologicus* comprenait 8 gros in-folio. L'édition bénédictine actuelle correspond aux 3 premiers.

C'est une publication de haute valeur, qui prendra place dans toutes les bibliothèques théologiques, et qui relèguera au second plan toutes les éditions antérieures ; elle permettra de prendre contact avec l'un des meilleurs théologiens thomistes, dont Contenson disait : *Angelicæ doctrinæ sancti Thomæ callentiâ et penetratione nulli secundus.*

William-Thomas WALSH. — **Notre-Dame de Fatima. Traduit de l'anglais par Marie-Berthe LACOMBE. — In-8 de 240 p. — Paris, Amiot-Dumont, 1954.**

Dans l'abondante littérature provoquée par les faits merveilleux de Fatima, ce livre prend place parmi les plus importants et les plus complets.

L'auteur était un citoyen des Etats-Unis ; professeur, journaliste, poète, dramaturge, romancier, il était surtout un historien remarquable, spécialisé dans l'histoire de l'Espagne. Son talent est assez sûr de soi pour se maintenir dans la plus grande simplicité d'expression ; et cette maîtrise est encore très sensible dans la bonne traduction française du présent livre. W. Th. W. est mort en 1949. Il avait été autorisé à consulter les « Mémoires » de Lucie dos Santos et à s'entretenir avec elle, alors que celle-ci, sous le nom de Sœur Marie des Douleurs, habitait encore le couvent de Sainte-Dorothée de Vilar, près de Porto ; elle est maintenant soustraite à de telles visites, s'étant enfermée, le 13 mai 1948, dans le Carmel de Coïmbre.

Les « Mémoires » de Lucia se composent de quatre Relations inédites, écrites par elle sur l'ordre de l'évêque de Leiria, la 1re en 1936 : c'est le document de base ; la 2e en 1937 : c'est là que sont révélées pour la première fois les apparitions de l'Ange qui précédèrent celles de la Vierge ; la 3e en 1941 : on y trouve des détails nouveaux sur Jacinta et une description de la lumière d'aurore boréale qui embrasa le ciel pendant la nuit du 25 janvier 1938. La 4e et la plus longue, fut écrite en 1941, l'évêque ayant demandé, non pas de rapides souvenirs comme les donnaient les trois premiers documents, mais un récit complet, précis, définitif, où soient notées avec toute l'exactitude possible, la suite et toutes les circonstances des événements, ainsi que la teneur exacte des paroles de l'Ange et de la Madone ; c'est ce que fit la religieuse, critiquant au passage assez vivement les erreurs ou les déformations qu'elle avait relevées dans les livres les plus répandus concernant les apparitions de Fatima.

« Ce livre n'est pas romancé, déclare l'auteur (p. 14). Si j'ai transcrit, à peu près textuellement, la plupart des conversations entre la Vierge et les enfants, c'est grâce à la bonne mémoire et aux souvenirs très précis de Sœur Marie des Douleurs. » Et voici son but . « Faire connaître le message que la Mère de Dieu a daigné transmettre elle-même au monde en 1917 et qui, pour bien des raisons, a été si méprisé, si déformé, si mal compris » (ibid.). On peut voir dans un très intéressant appendice (p. 231-235) un exemple de l'habileté avec laquelle l'auteur menait ses enquêtes orales et de la finesse et de la clarté avec lesquelles Lucia savait y répondre.

Parmi les pages les plus émouvantes de ce livre, on remarquera tout spécialement celles qui retracent, d'après les souvenirs de Lucia, les dernières semaines qui précédèrent la mort de Francisco et de Jacinta. On n'éprouve aucune surprise, après les avoir lues, à apprendre que lors de l'exhumation, en 1935, du corps de Jacinta, morte en 1920, son visage « apparut intact ; elle semblait endormie dans l'attente de la résurrection et un agréable parfum émanait d'elle » (p. 230) : aucun étonnement non plus à savoir que le procès informatif pour la béatification de ces deux enfants est ouvert depuis 1942 à l'évêché de Leiria.

Deux ombres légères devront disparaître de ce livre : les événements devront être *datés* d'une façon complète et précise (il y a trop de « quelque temps après » et de « au mois d'avril » sans indication d'années) t il faudra mettre une, ou mieux plusieurs *tables*, qui remplaceront la pitoyable « table des matières » qui donne seulement les numéros des chapitres et fait de toute vérification un travail fastidieux et souvent infructueux.

Un tel ouvrage vaut bien qu'on fasse cet effort de présentation. Car il est celui qui peut actuellement le mieux faire connaître, apprécier, admirer les faits de Fatima et mettre en pratique les enseignements qu'il apporte au monde. On le fera pénétrer spécialement dans les milieux cultivés, demeurés si souvent réticents devant Fatima, par la faute de publicistes qui ont écrit sans l'information, l'esprit critique, le style convenable auxquels a su s'élever W. Th. Walsh.

Henry DUMERY. — **Foi et interrogation.** — In-8 de 157 p., 400 fr. — Paris, Téqui, 1953.

L'on a reproché au christianisme de déviriliser l'homme et notamment de maintenir son intelligence dans un perpétuel état d'enfance. Le croyant, parce qu'il reçoit la vérité et ne l'élabore pas, se trouverait encombré d'une faculté désormais inutile, privé des joies fortes de la recherche, du risque, de la création. Dans le domaine de la pensée il ferait figure d'éternel mineur auprès de l'incroyant et représenterait sur ce point un type inférieur d'humanité. Or voici justement un ouvrage qui nous rappelle que la foi est aussi interrogation. Qu'on le remarque bien : ce n'est pas réaction de faiblesse ni apologétique accommodée au goût du jour, mais souci légitime de bien distinguer une caricature de la foi, « monstrueux alibi du courage et de la liberté » — celle qu'imaginent nos critiques — d'avec sa véritable nature.

Trois séries d'études. La première nous démontre sur des points concrets que « si elle n'est ni angoissée ni crispée — car elle est possession commencée — la foi n'est jamais un repos ni un point d'arrivée ; elle reste un point de départ, un cheminement, un progrès ». Dans la deuxième l'auteur confronte la pensée de Sartre à la pensée chrétienne, non pour quelque condamnation aussi sommaire qu'inopérante auprès de ceux qui réfléchissent, mais avec le souci de démêler, de trier, au besoin d'approuver. C'est un travail de discrimination qui n'empêche nullement des prises de position nettes. Dans la troisième série : « Philosophie de la personne » on pourra voir comment les techniques d'intervention psychologique, l'esthétique, la poésie — entre autres — constituent tout autant de points d'interrogation pour un croyant qui, « même pourvu des certitudes les plus hautes, a besoin d'œuvrer dans l'ordre humain à la mesure de son talent. »

Ces pages peuvent aider à détruire l'illusion d'une foi que l'on confond avec la torpeur intellectuelle. Elles feront mieux comprendre au prêtre les exigences de son ministère en cette matière et combien la vraie charité implique aussi le labeur de l'esprit. Surtout elles le rendront vraiment fier de sa foi !

Roger AUBERT. — La théologie catholique au milieu du XX^e^ siècle. — In-8 de 104 p., 300 fr. — Paris, Casterman, 1953.

L'A. nous avertit qu'il n'a pas l'intention de dresser un inventaire, encore moins un palmarès, de l'ensemble de la production théologique des quinze dernières années. A la suite du P. Daniélou (*Les orientations présentes de la pensée religieuse*, dans *Etudes*, 1946, t. CCXLIX, p. 5-21) et du P. Congar (*Tendances actuelles de la pensée religieuse*, dans *Cahiers du Monde Nouveau*, 1948, t. IV, p. 33-50), il cherche à déceler les tendances qui paraissent l'emporter à l'heure actuelle et annoncent l'orientation des années à venir. C'est du côté de la France qu'il porte surtout son attention, sans négliger pour autant ce qui se passe en Allemagne ou dans sa chère Belgique.

Deux préoccupations majeures caractérisent la théologie actuelle : un désir d'un contact plus étroit avec la Tradition, un souci d'une meilleure adaptation au monde moderne. Le premier sentiment cherche un « ressourcement » de la théologie au contact de la Source toujours jaillissante de la Parole de Dieu, proclamée et commentée dans l'Eglise ; il se manifeste par un triple renouveau : biblique, liturgique et patristique. D'autre part, les théologiens cherchent une réponse inédite et cependant conforme aux principes catholiques, aux questions posées par les courants d'idées contemporains ; leur effort se traduit par l'élaboration de nouveaux chapitres de la science sacrée : théologie du laïcat, des réalités terrestres, de l'histoire et par un souci de repenser d'anciennes thèses soit en fonction de la pensée marxiste ou existentialiste, soit en fonction de l'aspiration irrésistible vers l'unité chrétienne qui travaille la chrétienté d'aujourd'hui.

L'A. ne dissimule pas les dangers de ces tendances ; mais il les a signalés avec une grande délicatesse. Il y aurait aussi danger à ne pas tenir compte des exigences de la pensée moderne, et l'opportunité de l'encyclique *Humani generis* a été précisément de condamner l'archéologisme de ceux qui se préoccupent tellement de retourner aux sources qu'ils en oublient la vie de l'Eglise depuis dix-neuf siècles, et, d'autre part, un modernisme qui se soucierait tellement d'adaptation au mouvement de la vie qu'il perdrait de vue les exigences de la fidélité à une Tradition qui vient de Dieu lui-même.

Messe. Texte latin et traduction française du C. P.L. — In-18 de 64 p. ; 60 fr. (200 fr. les 5). — Paris, Lethielleux, 1954.

L'éditeur Lethielleux a adopté, pour l'*Ordinaire* de la Messe la traduction récente du C. P. L. (sur celle-ci, voir *Ami*, 1954, p. 173), ce dont il convient de le féliciter. Il l'a introduite dans les nouvelles éditions de ses *Manuels de catéchisme* et *Manuels paroissials*. Il en donne ici un tiré à part, à l'usage de ceux qui auraient en mains les anciennes éditions. On y trouvera, en face l'un de l'autre dans la même page, le texte latin et la traduction, avec quelques indications pour celles de ces prières qui sont susceptibles d'être récitées en commun.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1ª junii 1954

G. MICHEL, *vic. gén.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)